

5^e Année - N° 199.

Le numéro : 30 centimes

8 Août 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G^{al} Gamelin

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20



VII LE PIANO RÉVÉLATEUR (Suite)

— Tu as bien agi, garçon ; nous allons avoir de la besogne.

— Je m'en doutais, ça sent l'boche.

— Oui, ça sent le boche. Où es-tu descendu ?

— A l'auberge qu'est dans la grand'rue, c'est l'Auberge du Vent-Debout, très connue, c'est là qu'est vot' ballot.

— Bon, tu l'apporteras ce tantôt chez M^{me} Clémence, grand'rue, au Portrieux ; tu vas me suivre tout à l'heure et tu verras la maison. Pour tout le monde tu seras un messager quelconque. Tu te tiendras à ton auberge sans en sortir ; à toute heure du jour je puis avoir besoin de toi et, quoi qu'il arrive, tu ne me connais pas ; pour toi comme pour tout le monde je suis M. Langlois.

— Bien, commandant.

— Et si tu es sage, matelot, dit Lionel, je te promets une belle fête. Je pars ; laisse-moi prendre vingt minutes d'avance et regagne le Vent-Debout.

— A votre plaisir, commandant.

Yvon se leva, salua Lionel qui lui tendit la main, puis sortit.

Au déjeuner Sylvie se montra plus joyeuse. Lionel pouvait perdre une heure sans inconveniente et il en profita avec joie. On fit de la musique. Tout en tournant les pages, Lionel put échanger quelques paroles avec la jeune fille.

Clémence apparut au seuil du salon.

— Monsieur Langlois, quelque chose pour vous.

Derrrière Clémence, Lionel entrevit Yvon qui portait la valise sur son épaulé.

— Bien, dit Lionel ; c'est ma mère qui m'envoie des vêtements que je lui ai demandés ; suivez-moi, mon garçon.

Précédant Yvon, Lionel monta chez lui.

— Pose ça là. Ce soir tu m'attendras sur le port à 9 heures, nous irons probablement en mer ; as-tu un ciré ?

— Non, commandant... (le malheureux allait dire commandant).

— Voici cent francs ; débrouille-toi pour en avoir un ; et maintenant, au large.

Yvon salua et descendit ; dans l'escalier il cria un « Merci, M'sieur », qui, selon lui, devait dissiper tous les doutes.

VIII

M. BENOIT SE PRÉSENTE

Lionel redescendit à la salle à manger où Sylvie continuait à faire de la musique ; à peine y était-il arrivé qu'un inconnu, forçant la porte et suivi de Clémence qui levait ses bras au ciel, tant son indignation était grande, entra dans la pièce et rompit brutalement le charme dont elle était imprégnée.

— Mais voulez-vous entendre ce que je vous dis, clamait Clémence ; on n'a pas besoin de votre marchandise ici.

L'homme se retourna, gracieux, vers elle.

— Voyons, ma commère, laissez gagner sa vie au pauvre monde.

Pour le coup Clémence fut suffoquée. Quel était ce quidam qui osait l'appeler « ma commère » ?

Le fait est que l'homme apparaissait étrange. Chaussé de demi-bottes, vêtu d'une grande houppelande caoutchoutée et coiffé d'une sorte de bonnet en poils de lapin, il portait dans une serge verte un paquet assez lourd.

Il s'approcha de la table et posa son fardeau, puis, se retournant vers Clémence, il ajouta :

Voir les nos 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197 et 198 du Pays de France.

— Vous devriez avoir pitié des pauvres malheureux qui doivent se hasarder dans un pareil pays et par un pareil temps ; tout ça pour apporter à ces messieurs, dames, les dernières nouveautés du jour, ce qui se fait de mieux dans le genre de littérature.

Clémence allait de nouveau fulminer une terrible excommunication quand Sylvie intervint :

— Laissez ce pauvre homme, Mademoiselle ; peut-être a-t-il dans son paquet de quoi rendre moins longs les jours de pluie.

L'homme avait ouvert son paquet et Lionel se penchait lorsqu'il lui dit à l'oreille :

— Emmenez-moi dans un lieu sûr, j'ai à vous parler.

Lionel le regarda avec surprise, mais le colporteur s'était penché sur son lot et continuait son boniment :

— Voici l'Almanach des Côtes-du-Nord, avec toutes choses de la mer, marées, lunes, etc., etc., comique et amusant ; les romans les plus nouveaux.

Sylvie mettait un ou deux volumes de côté lorsque Lionel lui demanda :

— Vous avez fait votre choix, Mademoiselle ?

— Oui, deux romans anglais, je les adore.

— Bien, dit Lionel ; alors à nous deux, mon brave ; ramassiez votre ballot et suivez-moi, j'ai

sont pas destinées, forcer des tiroirs ou des meubles, en un mot mettre le nez là où d'ordinaires les gens délicats ne mettent pas le leur.

Lionel eut un geste poli de protestation.

— Si, continua M. Benoît, si, si ; alors l'amiral qui comprend bien les choses m'a dit : Monsieur Benoît, vous allez à Portrieux, c'est à côté de Saint-Brieuc ; vous tâchez de découvrir un certain M. Langlois. Quand vous l'aurez découvert ; vous vous mettrez à sa disposition. Alors, voilà. Je ne connais pas l'affaire ; mais je connais M. Langlois ; quand nous mettons-nous au travail ?

Lionel revint immédiatement sur sa première impression, non pas que M. Benoît lui fût tout à coup devenu sympathique, mais sur l'impression qu'il avait ressentie en apprenant que l'amiral lui adjointait un coadjuteur.

— Eh bien ! monsieur Benoît, ce ne sera pas long.

— Oui, dit M. Benoît, j'ai déjà compris qu'il y a du boche dans l'affaire ou des cafards, c'est-à-dire des espions.

— Vous avez deviné. Vous avez vu le port ?

— Oui, il est même très froid.

— Il sera encore plus froid sur le coup de 10 heures, si vous y venez faire un tour, comme je l'espére.

— J'y serai.

— Là je vous mettrai au courant des choses, car le temps presse.

— A ce soir. Dites-moi, monsieur Langlois, ça ne vous gênerait pas que je vous laisse mon ballot, il pèse considérablement.

— Faites donc, dit Lionel ; cela donnera plus de vraisemblance à votre longue station.

Quand il revint au salon, il expliqua qu'il avait acheté tout le lot du colporteur et qu'il le tenait à la disposition de ces dames, ce qui enchantait celles-ci.

Le soir même, à 10 heures, M. Benoît arpenta la jetée ; il y était absolument seul. Le feu de la tour qui s'élevait au bout du môle projetait une lueur verte sur les pierres et tremblait dans l'eau noire du port, car cette nuit assez froide était sans lune. M. Benoît avait froid, bien qu'emmoufflé dans sa houppelande et enfoui dans un gros cache-nez.

A la lueur du feu M. Benoît tira sa montre, un respectable oignon enfermé dans un double boîtier en argent, mais cet oignon était une merveilleuse petite machine d'une précision admirable et qui donnait les minutes et les secondes, de plus elle était à sonnerie. L'oignon marquait 10 heures moins trois.

Las de faire les cent pas, craignant toujours de tomber dans l'eau noire, il se cala dans l'angle d'un petit escalier situé sur le môle, à peu près à l'abri du vent et attendit.

Lionel était sorti sitôt la nuit tombée.

Pour cette sortie il avait revêtu par-dessus une veste de laine un ciré de pêcheur ; dans ses poches il avait glissé son revolver, une lampe électrique assez puissante et une petite boussole de marine d'une parfaite précision. Il l'avait d'ailleurs réglée les jours précédents.

Il était 9 heures un quart quand il arriva devant l'auberge du Vent-Debout ; celle-ci était fermée et Lionel allait en heurter la porte quand une voix sortit de l'ombre :

— Je suis paré.

En même temps la silhouette d'Yvon apparaît. Lionel l'inspecta.

Comme lui, il était vêtu d'un ciré complet, mais il avait de plus un bonnet de pêcheur.

— Vite au canot, dit Lionel. Est-ce loin ?

— Commandant, lui dit Yvon, heureux de reprendre ses anciennes habitudes, dans un coin, derrière ce qu'ils appellent le « Gerbot d'Avoine ». Il est tout paré, prêt à prendre la mer.

— As-tu des armes ?

— Mon revolver, mon couteau.

— As-tu du filin à bord ?

— Une dizaine de brasses.

— Ça va bien. Il faut qu'à 10 heures nous soyons au musoir du port, nous embarquons un passager.

Yvon ne fit aucune réflexion.

(A suivre.)



besoin de voir vos chefs-d'œuvre en détail. L'homme noua sa serviette et suivit Lionel.

A peine était-il dans la chambre que, jetant son ballot, il déboutonnait sa houppelande et apparaissait en veston avec un gilet de velours noir ; puis, tirant un volumineux portefeuille de sa poche intérieure, il tendait à Lionel un élégant bristol sur lequel l'officier lut :

M. ARISTIDE BENOIT.

— Je viens, dit M. Aristide Benoît, de la part de l'amiral Latouche-Lerville et voici ce que je dois vous remettre.

C'était une lettre cachetée que Lionel ouvrit. Elle ne contenait qu'une ligne :

« Ayez toute confiance en M. A. Benoît (Sûreté générale). »

» LATOUCHE-LERVILLE. »

Lionel regarda l'homme avec mauvaise humeur. Cependant il désigna un siège sur lequel M. Benoît s'installa commodément.

— Commandant, dit-il, j'ai peu l'habitude d'employer des périplantes pour dire ce que j'ai à dire ; j'irai donc droit au but. L'amiral m'envoie vers vous pour accomplir une partie de la besogne, celle cu'un officier ne ferait qu'avec une répugnance bien légitime : fouiller les choses ou les gens, ouvrir des lettres qui ne vous

URODONAL



Vous souffrez des reins ! Prenez de l'URODONAL et vous serez rapidement soulagé.

L'OPINION MÉDICALE :

« De nombreux maîtres ont démontré l'utilité de l'*Urodonal* et ses précieuses propriétés, et la nécessité de ce médicament dans la lutte contre la rétention urique est devenue une sorte d'axiome médical. Mais l'emploi de ce produit, dans les cas dont nous venons de parler, sera non moins heureux et donnera des résultats non moins favorables. Je connais tel confrère qui autrefois, à chaque fin d'hiver, souffrait semblablement pendant plusieurs semaines et se voyait forcé de réduire notablement la somme de travail. Il s'épargne maintenant cette petite crise grâce à l'usage d'*Urodonal* pris à dose de trois cuillerées à soupe, quotidienne-ment pendant un mois ou six semaines. »

Dr A. STIÉVENARD,
Professeur d'hygiène à la Centrale d'Education ;
Ex-Médecin assistant des hôpitaux de Bruxelles.

« L'*Urodonal* n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

Dr P. SUARD,
Ancien Professeur agrégé aux Écoles de Médecine
navale ; ancien Médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — Le flacon, franco, 8 francs; les trois flacons, franco, 23 fr. 25.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le *Pagéol*, j'ai pu constater sa parfaite action anti-séptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancone.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 francs. 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 francs.



« C'est moi le *Pagéol* qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites. »

FANDORINE

Spécifique des
Maladies de la femme

Arrête
les hémorragies.
Supprime
les vapeurs.
Guérit les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de *FANDORINE*.



80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.
A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.
Seule l'ophtalmologie (*Fandorine*) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

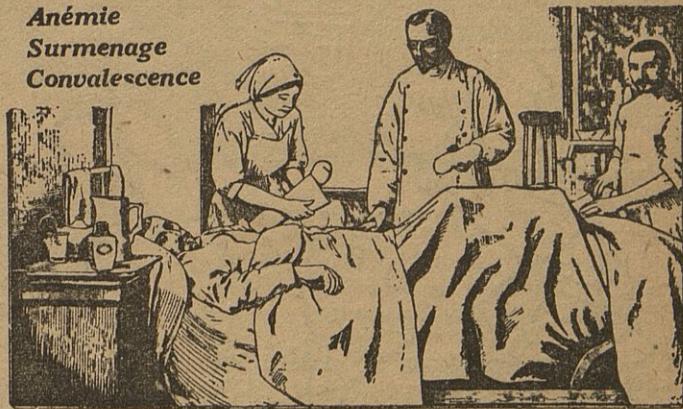
Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).

Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon de *Fandorine*, franco
11 fr.; flacon d'essai, franco 5.80.

Globéol

abrège la convalescence

Anémie
Surmenage
Convalescence



GLOBÉOL augmente la résistance de l'organisme et favorise la guérison

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le *Globéol* est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

Dr DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de *Globéol*. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr HECTOR GRASSET,
Licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

JUBOLITOIRES

Traitemenit curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Les hémorroïdes possèdent maintenant, grâce à la récente création des Jubolitoires, un topique souverain, comme aucun suppositoire n'avait pu en réaliser avant eux. »

Dr ROUANET DU LUGAN
Médecin sanitaire maritime.



Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

Etablissement Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris, et t. pharmacies.
La gr. boîte, fraco, 6 fr.;
les 4 boîtes, fraco, 22 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nou-
velle en comprimés
très rationnelle
et très pratique.

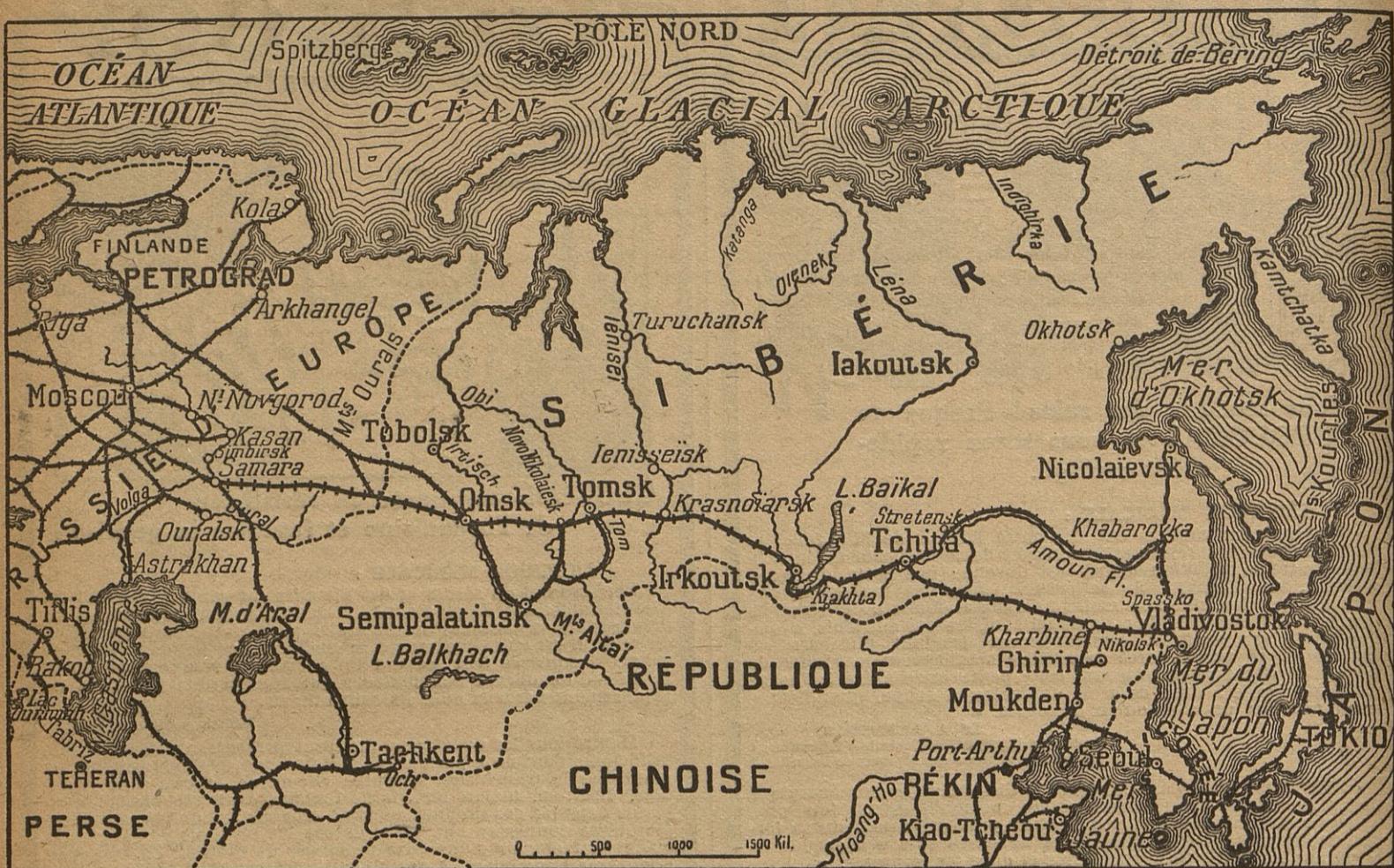
Communication
à l'Acad. de Méd.
(14 oct. 1918).
Etabl. Chatelain,
2, r. Valenciennes,
Paris, et t. pharmacies.
La gr. 1 fr. 30;
les 4 gr. 1 fr. 20;
la gr. boîte, 1 fr.
7 fr. 20; les 3
gr. boîtes, 1 fr. 20.



Excellent produit non
toxique, déconges-
tionnant, antileu-
corrhéique, résolu-
tif et cicatri-
sant. Odeur
trèsagréable.
Usage
continu très
économique.
Assure un
bien-être réel.

Voilà la boîte de *GYRALDOSE* indispensable
à toute femme soucieuse de son hygiène.

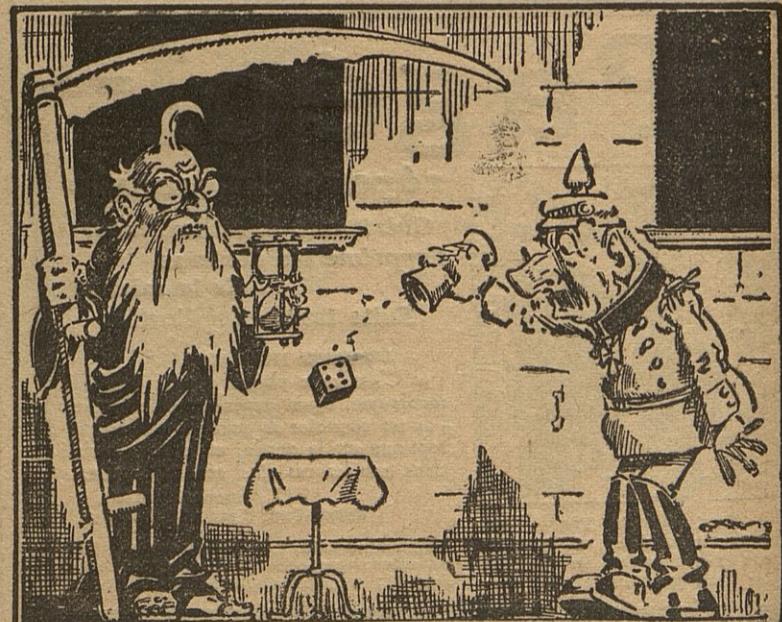
CARTE DE LA SIBÉRIE



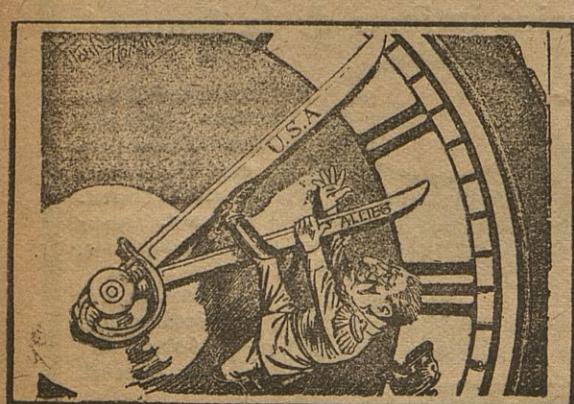
LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



GUILLAUME. — Que t'est-il arrivé, mon pauvre petit ?
LE KRONPRINZ. — C'est Foch qui ne sait pas jouer : il a regardé quand j'essayais de le cogner et il m'a cogné quand je ne le regardais pas.



LE TEMPS ET LE KAISER
LE KAISER JOUE SON DERNIER COUP DE DÉ.



MAS... LA GRANDE AIGUILLE AVANCE INEXORABLE.



LA COLÈRE DE GUILLAUME
CONTRE CHRISTOPHE COLOMB.



CELUI-CI NE LACHERA PAS PRISE.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 25 Juillet au 1^{er} Août



UR le front Soissons-Reims, les Allemands ont continué à reculer sous la pression de nos troupes, tout en leur opposant d'ailleurs une résistance de plus en plus marquée, au moins dans certains secteurs. Ils ne se bornent plus à une défensive d'arrière-gardes : c'est par de véritables contre-attaques qu'ils cherchent maintenant à gagner le temps nécessaire pour finir de retirer leurs divisions et l'immense matériel accumulés dans la poche dont la Marne formait le fond. Mais obéissant à leurs instincts de barbares, ils dévastent le pays en se retirant. Ils s'en vantent. Un de leurs principaux journaux, le *Berliner Tageblatt*, écrivait le 30 juillet : « Nous avons marqué un succès certain. Ce qu'on ne saurait disputer aux armées allemandes, c'est la destruction totale d'un nouveau coin de la France. La nuit, on peut contempler les incendies qui ravagent les moissons et les forêts. C'est là un spectacle consolant. » Voilà ce que pensent et impriment des gens qui prétendent être faits pour marcher à la tête de la civilisation.

En suivant succinctement les péripéties de la bataille, nous allons voir que, du 25 juillet au 1^{er} août, il n'y a pas eu un seul jour d'arrêt dans le refoulement des Boches vers le nord. Dès le 25 nous reprenions Oulchy-la-Ville, la cote 141, le village de Coincy, partie du bois de la Tournelle et la forêt de Fère ; enfin nous marquions de sérieux progrès en forêt de Ris et au nord de Dormans. Dans la soirée du même jour, nos troupes enlevaient Villemontoire, forte position sur la route de Soissons à Château-Thierry et qui était un des pivots de la ligne de résistance allemande : elles y faisaient 200 prisonniers.

Le 26 Oulchy-le-Château tombait entre nos mains : c'était un des points les plus solides de la ligne ennemie ; l'élan de nos troupes les portait au-delà jusqu'au pied de la butte Chalmont, et elles faisaient environ 500 prisonniers dans la région. Les Américains s'emparaient de Charmel, entre Ourcq et Marne. Au nord de la Marne, Reuil était à nous et l'ennemi reculait jusqu'à Binson-Orquigny et Villers-sous-Châtillon. L'armée Gouraud, à l'est de Reims, poursuivait une série d'opérations commencées quelques jours auparavant, et qui avaient pour but de reprendre les positions avancées qu'elle avait cru devoir abandonner pour mieux résister à la ruée allemande du 15 juillet. Elle revenait sur ses anciennes lignes, réoccupant notamment la Main-de-Massiges : elle faisait là plus de 1.100 prisonniers, prenait à l'ennemi 200 mitrailleuses et 7 canons. Sur la même partie du front, le lendemain, dans la région du mont Sans-Nom, nos troupes gagnaient un kilomètre sur trois de front et cueillaient encore plus de 300 prisonniers. Pendant ce temps les Allemands, ne pouvant plus nous contenir dans le secteur tout voisin de la Marne, se repliaient vers le nord, le 27 juillet, vigoureusement poursuivis par les alliés.

La rive droite de la Marne se trouvait ainsi dégagée jusqu'à une ligne Bruyères, Courmont, Cuisles, Chaumuzy ; et nos éléments continuaient leur progression à plus de 15 kilomètres au nord-est de Château-Thierry.

L'arrivée sur le front d'une nouvelle armée allemande, commandée par von Eben et qui était venue s'insérer entre celles de von Hutier et de von Boehn, probablement plutôt pour aider à soutenir la retraite qu'en vue d'un mouvement offensif immédiat, n'empêchait pas nos troupes de poursuivre leurs succès ; le 28 elles atteignaient la rive sud de l'Ourcq, passaient cette rivière malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi et enlevaient Fère-en-Tardenois, tandis qu'à notre droite Champvoisy était atteint ainsi que les abords de la route Reims-Dormans.

Les Allemands opposaient une résistance de plus en plus serrée ; néanmoins la journée du 29 fut encore fort brillante pour nos troupes. Entre Aisne et Ourcq les Ecossais s'emparaient du parc et du château de Buzancy ; au sud de là, à l'est de Plessier-Huleu et Oulchy-le-Château, nous dépassions la route Soissons-Château-Thierry. Grand-Rozoy, à la croisée de routes importantes de la région, Cugny, la butte Chalmont, observatoire de 180 mètres d'altitude ; 400 prisonniers restaient à nos troupes. À droite de l'Ourcq nous dépassions, au nord, Fère-en-Tardenois ; les Américains étaient à Sergy, qui fut pris après avoir changé neuf fois de mains. Au sud nous avions Ronchères. Enfin, nous marquions des progrès sur le front Marne-Reims : la route de Dormans était dépassée.

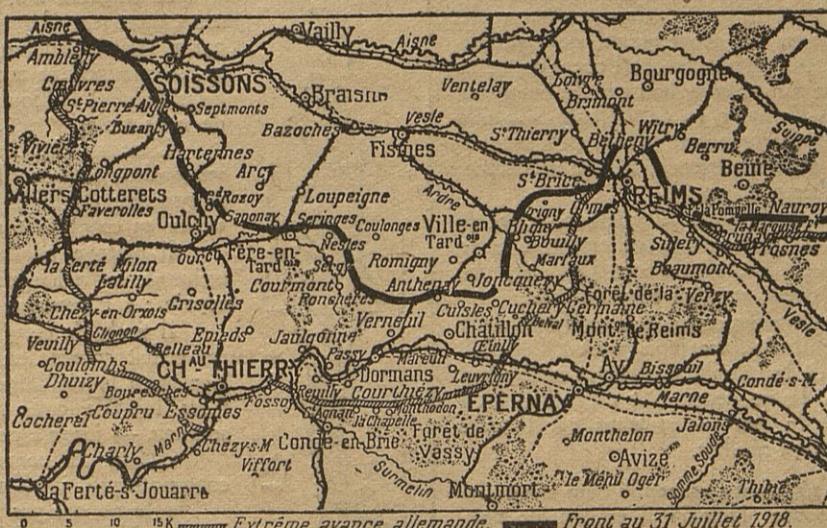
Au cours de ces dernières journées, l'ennemi avait prononcé assez fréquemment des contre-attaques, dont il est juste de reconnaître la vigueur : quelques-unes furent d'abord heureuses : le 25, vers Dormans, on nous avait enlevé deux positions, mais peu après nous les reprenions ; entre Vrigny et Sainte-Euphraise, les Allemands avaient réussi à prendre pied sur la côte 240, mais nos soldats les en chassaient bientôt, en leur faisant 100 prisonniers. Les autres retours offensifs de l'ennemi ne lui avaient pas procuré plus de résultats.

La bataille est aussi active le 30 juillet, mais notre progression est plus lente parce que l'ennemi multiplie ses réactions : celles-ci sont particulièrement violentes dans la région de Sergy, où il n'arrive pas à faire reculer les Américains, et autour de Sainte-Euphraise qu'il ne réussit pas à enlever, bien qu'il puisse réaliser une légère avance autour de ce village. D'ailleurs nos troupes gagnent du terrain sur la hauteur au nord-est de Fère-en-Tardenois. Les Allemands essaient, le 31, de nous rejeter de nos nouvelles positions à l'est d'Oulchy-le-Château et dans ce but les attaquent après un fort bombardement, mais cette tentative est infructueuse. Sur la rive droite de l'Ourcq la bataille est très rude : de vifs combats se livrent au nord-est de Fère-en-Tardenois. Les Américains attaquent le village de Seringes, le prennent et le perdent ; ils finissent par le garder après plusieurs reprises. Au sud-ouest du bois Meunière les Boches sont refoulés dans ce bois qui est très étendu ; les Américains s'emparent du bois de Grimpettes et atteignent le village de Cierges.

Il est certain que les Allemands avaient pris toutes leurs dispositions pour pousser à fond et alimenter largement leur offensive : les bois, les ravins que reprennent nos troupes sont littéralement encombrés de munitions de toute sorte que l'ennemi n'a pas eu le temps d'emporter, s'étant borné, dans sa précipitation, à faire sauter ou à incendier, comme on a pu le constater, les dépôts qu'il jugeait les plus importants.

Depuis que les Ecossais, le 19, s'emparèrent de Meteren, les tentatives de l'ennemi ont été fréquentes pour reprendre cette position qui domine Bailleul, ses communications et ses approches. Les Allemands ont employé à ce travail une division qui avait reçu dans ce but un entraînement spécial et qui a perdu beaucoup d'hommes sans résultat. Les Australiens ont complété, le 30, le succès de Meteren en s'emparant

de Merris, localité qui lui fait face de l'autre côté d'un petit cours d'eau. Ils ont fait là 169 prisonniers et pris du matériel à l'ennemi. Ils ont eu un autre succès, le 29, dans le secteur de Morlancourt.



LA RÉDUCTION DE LA « POCHE » ALLEMANDE.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL GAMELIN

Né à Paris le 20 septembre 1872, entré à Saint-Cyr le 31 octobre 1891, le général Gamelin sortait le premier de sa promotion ; quelques années après il sortait second de l'Ecole supérieure de guerre.

Stagiaire à l'état-major du 15^e corps d'armée, il fut mis, le 25 février 1910, à la disposition du général Joffre, membre du Conseil supérieur de la guerre.

Au mois de mars 1914, il faisait partie, avec le grade de chef de bataillon, de l'état-major du chef d'état-major général de l'armée ; il resta à ce poste jusqu'en février 1916, date à laquelle, devenu lieutenant-colonel depuis novembre 1914, il commanda par intérim une brigade de chasseurs à pied.

Colonel le 4 avril 1916, général de brigade à titre temporaire le 8 décembre 1916, il fut placé à la tête de la 108^e division d'infanterie.

Après avoir rempli les fonctions de chef d'état-major du groupe d'armées de réserve, il commanda la 9^e division d'infanterie.

De la citation dont il fut l'objet le 13 novembre 1916, nous détaillons le passage suivant :

« Le 11 août, par une action de détail parfaitement préparée et énergiquement conduite, a conquis, avec des pertes minimales, un flancement important de la ligne ennemie, ce qui lui a permis le lendemain, dans l'offensive d'ensemble, d'enlever toute la ligne des tranchées ennemis, objectif de la brigade. »

Types de Soldats en 1918

Sous un ciel qui varie, blotti au creux de la terre tour à tour sèche et délayée, subissant les saisons alternées, des hommes ont fait pendant quarante-trois mois la guerre.

L'hiver, quand un vent saccadé battait la plaine déchirée et les bois meurtris, ou quand la neige, lourde et légère, tombait avec le silence, ces hommes casqués, bottés, couverts de laine, avaient tous la même silhouette épaisse. Leur personnalité disparaissait sous les vêtements qui les défendaient du froid. Leurs yeux seuls se montraient, animés d'une flamme semblable et durcis par l'attente de la mort.

Mais le printemps peu à peu les dépouillait, les libérait. Au premier soleil ils abandonnaient leur forme massive et, rejetant les tricots, cache-nez, passe-montagne, se révélaient. Le soldat anonyme n'était plus. Le bloc avait disparu. L'individu renaissait.

Et soudain tous les âges, toutes les tailles, tous les poils peuplaient la tranchée. Sauf l'enfant et le vieillard, l'homme y était à chaque étape de sa vie.

Cette transformation physique, qui était l'œuvre du printemps, se complète à présent par une transformation morale due au nouvel aspect de la guerre.

Les mœurs de la tranchée nivelaient à peu près tous les caractères. Cette lutte surtout faite de patience stoïque, dépourvue de surprises, ne facilitait pas l'essor des individualités.

Mais voici que la tranchée est abandonnée, que la guerre de mouvement se développe tout d'un coup. Et sur le terrain, au cours des replis stratégiques, des progressions, des patrouilles, les tempéraments ont l'occasion de se dévoiler. En chaque homme, le sentiment commun de haine et de défense s'habille d'une psychologie particulière : fol enthousiasme, sage expérience, ardeur irréfléchie, calme chèrement acquis.

J'ai voulu noter ici quelques types de ces poilus qui livrent actuellement, avec le courage et la confiance que l'on sait, une bataille d'une ampleur extraordinaire.

Le développement de l'artillerie lourde et de l'artillerie d'accompagnement, l'emploi intensif de la mitrailleuse légère multiplient la mort. Ils ne demandent cependant qu'à affronter le feu — soutenus par l'espérance d'un prompt résultat.

Le régiment s'est replié dans une petite ville évacuée. Demain il entrera de nouveau en action. Pour l'instant, on le laisse souffler un peu.

Assis sur une caisse de grenades, les mains pendantes sur ses genoux, le dos arrondi, fixant de l'œil sa pensée, Grosbot songe.

Il a de larges épaules, des pieds qui pèsent solidement sur la glèbe, une rude moustache blanche qu'a jaunie le tabac. Son visage, au cuir hâlé par le soleil des champs, est plissé de mille rides sèches et profondes.

Ses yeux d'un bleu lavé, lents à se mouvoir, attestent la patience et la résignation d'un campagnard qui sait la nécessité d'un travail obstiné et que les forces aveugles ont de mortels caprices.

Il a vu des gelées inattendues détruire en une nuit le fruit de son labeur, des orages nés en une heure pourrir le foin fauché la veille au prix de tant d'efforts. L'épidémie a ravagé ses étables, le feu surgi traîtreusement a dévoré ses meules. Il a tout supporté, reprenant l'ouvrage avec plus de courage encore.

Et la guerre, à présent, ne l'effraie point. C'est pour lui un inévitable fléau, obscur en ses causes comme l'orage ou la gelée. Il courbe la tête, fait en conscience sa dure besogne et y applique les connaissances qu'il acquit en couvrant sa bonne terre.

Il se bat comme il labourait, prudemment, sagement, allant jusqu'au bout du sillon et le traçant droit. Il graisse ses chaussures et décrasse son fusil avec un soin étroit. Il mouille son doigt, Dupontel parle, parle... le lève et dit : « Pleuvra à c'te nuit. Faut au'les patrouilles n'oublient point leur toile cirée. Sans quoi, la flotte... »

Il a de grands enfants : deux fils, dont l'un est sur la Somme et l'autre en Orient, une fille qui aide la mère à la ferme. Il leur écrit peu, et pour leur donner des conseils. Il ne se plaint pas. Il a confiance : le travail finit toujours par trouver sa récompense.

En fumant une pipe noire qu'il a tirée de sa poche avec un briquet à silex, il attend la moisson.

Cet autre — dans la chambre vide de meubles d'une maison abandonnée — qui écrit près d'une bougie dont la flamme monte et descend, c'est un instituteur de trente-cinq ans, Dupontel.

Maigre et brun, issu de la région toulousaine, il avance un nez terrible, confiant. Sa grande bouche aux lèvres minces se déforme au contour des mots. Il parle, parle, parle, entrecoupant ses phrases à périodes d'un rire qui roule aigu.

Il explique la guerre à ceux qui ne lui semblent pas la comprendre. Quand il peut se procurer des journaux parisiens — ce qui est difficile, maintenant — il les commente longuement. Il suit les progrès de notre diplomatie et compte sur le Japon. Il applaudit à l'effort des Américains et démontre d'une façon indéniable qu'ils nous apportent la victoire.

Il aime à faire des patrouilles, part volontiers à la recherche d'un groupe de uhlans et se plaît à les arroser de grenades. Mais au retour il ne manque pas de faire un compte rendu prolix et détaillé à ses camarades, après qu'il a été entendu par le capitaine.

Quand il en a le rare loisir — ce n'est plus comme dans la tranchée, où il avait de longues heures à lui — il écrit des lettres de six pages à ses anciens élèves, et cite à chaque ligne un de ces classiques qui forment le bagage primaire, principalement Victor Hugo. Souvent aussi il orne ses lettres de leçons sévères :

« Le moral, écrit-il, tout est là. Le moral et la morale. Il faut de la vertu. Ayez une vie probe, exempte de défaillances. Ne buvez pas d'apéritifs ; ne fumez pas. Ne mentez pas. Le mensonge est un poison comme l'alcool et le tabac. Ainsi vous n'offrirez pas de prise au découragement. Vous serez le plus fort en espérance. C'est le meilleur moyen de vaincre. »

Tout à l'heure, si le bombardement, reprenant, l'oblige à descendre avec ses camarades dans la cave de cette petite maison abandonnée, il jettera un petit rire en défi aux rafales de 105 et racontera une histoire, une « bien bonne » :

« Quand j'étais à Toulouse, il y avait un vieux cordonnier... »

A vingt-six ans, ce jeune homme blond qui penche son casque sur l'oreille a déjà du ventre — un ventre qui a résisté pendant près de quatre ans aux ravissements succincts et aux fatigues de toutes sortes. Gimier « travaillait à la Bourse », avant la guerre, et s'y faisait de bons mois.

C'est un aimable garçon, serviable, amusant. Il a ses poches bourrées de cigarettes qu'il distribue. Il sait se procurer de l'Eau de Cologne et du foie gras. Les autres en conçoivent un certain respect.

Il partage, d'ailleurs, et si généreusement qu'il lui arrive de ne rien garder pour lui. Alors il « tape » un copain : « Passe-moi de ton saucisson, j'ai faim... »

Il parle de ce qu'il fera après la guerre. Les affaires seront splendides. On remuera l'argent à la pelle. Il mènera la vie large et joyeuse. Il entraîne ses auditeurs loin de cette plaine mouvementée aux dangers sournois — jusqu'à ce Paris plein de bruit et de plaisirs.

Quand la conversation revient sur la prochaine contre-attaque, il affirme :

« Je ne suis pas brave. Ah ! ça, non ! Si je n'étais pas forcé de rester ici, je vous assure que je préférerais aller au café ! »

Pourtant il traverse sans émotion le tir de barrage, s'élance sur les mitrailleuses ennemis et, la fois où le commandant a été blessé, c'est lui qui l'a ramené sur son dos, sous les balles.

L'aspirant a vingt-deux ans. Il est grand, mince, il a des joues roses. Sa tunique lui dessine la taille ; il porte des gants de peau tannée.

Il étudiait pour être ingénieur ; il a l'habitude des mathématiques. Mais il fait des vers. De temps en temps il prend un carnet noir, l'ouvre, écrit deux lignes au crayon. C'est le début d'un sonnet, ou la chute.

Il a dans sa cantine des livres qu'il ne lit jamais. Ce sont des livres aimés : il les connaît par cœur. Il lui suffit de les voir, de les caresser du regard, et les phrases surgissent dans sa mémoire, claires, chantantes, sans qu'il ait besoin de tourner les pages.

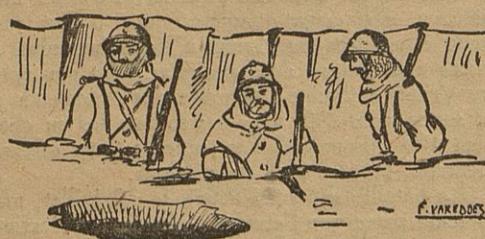
Quand un homme de liaison lui apporte un pli — il était couché sur l'herbe, derrière une butte de terre, rêvant, les yeux fermés — il sur-saute et rougit. Il avait tout oublié : son uniforme, les marmites, les Boches qui sont de l'autre côté de la rivière. Il était parti dans le pays idéal où l'air paisible et bleu est rempli de rimes doucement sonnantes, où la beauté se traduit sans effort en distiques bellement rythmés.

Un engagé de la classe 20 vient d'arriver. Il sort du dépôt, équipé de neuf. Sa capote a des plis raides et la couleur agressive de la Méditerranée.

Il fredonne, blague, dépense en gestes sa force ingénue. Quand une marmite éclate trop près de lui, il serre les poings ; ses yeux de gosse prennent une lueur méchante ; il insulte le Boche.

Il a hâte de se battre. Il est joyeux de ne pas être obligé de « moisir dans ces taupinières », et espère beaucoup de charges à la baïonnette, avec le fracas du clairon et des cris...

Pourtant, sa maman lui écrit : « Mon petit, sois bien prudent. »



L'hiver, ils avaient tous la même silhouette épaisse...



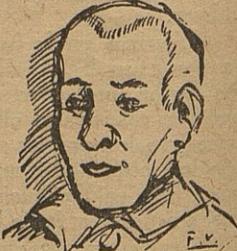
Grosbot songe...



L'aspirant.



F. VARESIES



Un engagé de la classe 20.

QUELQUES TÉMOINS DE LA HAUTE-COUR (Croquis d'audience)



Les derniers témoins entendus au procès Malvy devant la Haute-Cour furent d'importance ; trois anciens présidents du conseil, plusieurs ministres, des chefs du parti syndicaliste parurent à la barre. Nous donnons ici quelques attitudes prises au cours de leur déposition. De gauche à droite : en haut, MM. Viviani, Ribot, Gustave Hervé. Au milieu, MM. Albert Thomas, Briand, Sembat. En bas, MM. Millerat, Jouhaux et Dumas, de la Confédération générale du travail.

LA QUATRIÈME ANNÉE DE GUERRE

1917-1918

Par le C¹ BOUVIER DE LAMOTTE

Bréveté d'Etat-Major

La quatrième année de guerre vient de se terminer et les événements militaires qui s'y sont déroulés peuvent compter parmi les plus importants de cette guerre mondiale.

C'est sur le sol de France que se joue le grand drame ; c'est là que se déroule la partie décisive ; aussi chacun a les yeux fixés sur cette carte de France qui marque le champ clos où se jouent les destinées du monde.

Sur notre France l'ennemi a concentré toutes ses forces ; il va faire usage de tous ses moyens pour obtenir la solution qu'il rêve dans le grand conflit. De la mer du Nord aux plaines de Champagne ses divisions sont massées et c'est sur la terre de notre chère patrie, qu'on laboure d'obus et qu'on meurt tous les jours, que va s'accomplir le grand holocauste qui doit régénérer le monde.

FRONT OCCIDENTAL

La quatrième année de guerre débute sur ce front par l'offensive des Britanniques dans les Flandres au 31 juillet 1917. Le but cherché est évidemment de dégager le saillant d'Ypres, d'essayer de pénétrer en Belgique et de venir occuper la côte de la mer du Nord en supprimant aux sous-marins allemands leurs ports du littoral. Le 31 juillet, puis les 10 et 15 août, les 20 et 26 septembre, enfin les 4, 9 et 12 octobre, des assauts furieux seront livrés sur tout le périmètre à l'est d'Ypres. Une armée française, sous les ordres du général Anthoine, prend part à ces opérations, appuyant efficacement la gauche des Britanniques.

En août, nous voyons se produire la bataille de Verdun livrée par la 2^e armée, commandée par le général Guillaumat (7.640 prisonniers, 24 canons, 200 mitrailleuses) ; nos soldats reprennent toute la ligne d'Avocourt à Bezonvaux ; le 8 septembre le succès sera augmenté encore et nous tiendrons la ligne de Samogneux à Beaumont et Ornes ; nous aurons reconquis presque toutes les positions abandonnées devant la ruée allemande de 1916 : Verdun est une gloire pour nos armées.

En août se manifeste également l'offensive italienne sur le Carso et au nord de Gorizia. Les soldats de Cadorna enlèvent toutes les positions austro-allemandes, mettent près de 100.000 ennemis hors de combat, font 25.000 prisonniers dont 600 officiers. Le 5 septembre, ces soldats occupent le San-Gabriele et menacent les lignes de communication austro-allemandes.

C'est la période de gloire de la quatrième année de guerre des armées de l'Entente. Le succès semble s'établir sur toute la ligne ; la victoire de la Malmaison, 23 octobre, couronne ces moments heureux ; nous enlevons tout le front ennemi de Vauxaillon à Filain, nous faisons 8.000 prisonniers et prenons 70 canons et 80 mitrailleuses. Les heures grises vont cependant sonner !

L'Autriche a appelé à l'aide son allié pour repousser l'attaque italienne. L'Allemagne, débarrassée de l'inquiétude des armées russes en pleine désorganisation, peut rappeler ses troupes du front de Pologne ; elle forme une armée de secours et vient prêter son appui à l'Autriche défaillante.

Le 24 octobre, les armées austro-allemandes prononcent une offensive générale sur le front de l'Isonzo. Le secret de l'opération, la surprise, la défécion d'une partie des troupes italiennes amènent le succès et l'ennemi dévale vers la plaine, envahissant toute l'Istrie, la Vénétie.

Les armées italiennes reculent derrière le Tagliamento, derrière la Piave ; l'envahissement de la plaine vénitienne est complet en décembre. Les armées austro-allemandes du nord cherchent alors à déboucher des massifs montagneux entre Brenta et Piave en direction de Vicence. Mais le secours des divisions alliées est arrivé aux Italiens et les corps français et anglais arrêtent l'ennemi sur le plateau des Sette-Communi.

Dès lors la ligne se cristallise sur tout le front et elle restera ainsi jusqu'en juin, époque à laquelle les Impériaux reprendront l'offensive en Italie.

En novembre, une brillante attaque de la 3^e armée anglaise (général Byng) nous procure une avance notable sur Cambrai ; cette attaque par surprise des lignes ennemis aurait donné un résultat complet si elle avait été appuyée par des réserves. C'était la première tentative d'attaque sans préparation prolongée de l'artillerie ; c'était une nouvelle méthode ; elle ne sera pas oubliée par nos ennemis.

Mais, avec la fin de 1917, nous voyons s'acheminer sur notre front les divisions allemandes libérées par la décomposition de l'armée russe.

On comptait 138 divisions allemandes sur le front français en 1916 : au printemps 1917 il y en aura 16 autres nouvelles. Le nombre des divisions se montera donc à environ 155 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie. Dès décembre 1917 et en vue de l'offensive du printemps 1918, ce nombre est successivement augmenté : 182 en fin décembre, 206 en janvier, 214 en février 1918. C'est donc une masse de deux millions de fantassins, plus de trois millions de combattants que l'Allemagne va mettre en ligne sur le front occidental au printemps 1918. La supériorité en effectifs qu'elle a pu obtenir, par suite de la défection russe, va lui permettre de prononcer son offensive qu'elle qualifie déjà de décisive.

A cet effet elle n'a mérité aucun moyen : ni les procédés de terrorisation (bombardement par les gothas et les grosses pièces), ni les procédés de corruption (affaires Bolo, Bonnet rouge et autres), ni ceux coutumiers à sa mentalité, en dévastant le pays occupé pour en faire un glacis sur lequel la marche sera plus facile et où les défenses seront supprimées. Au printemps 1918 elle est toute prête pour l'attaque et ses soldats sont mûrs pour la ruée.

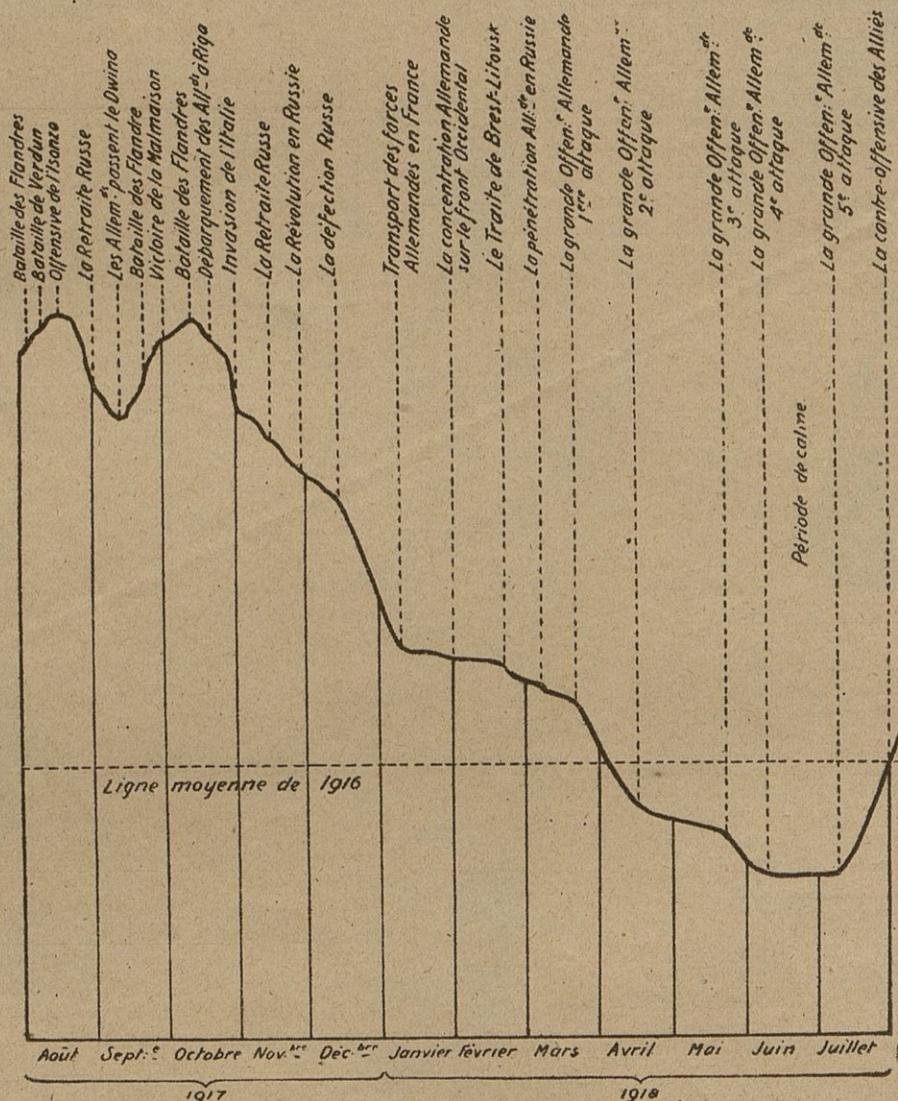
Le 21 mars, elle déclenche une formidable avalanche sur la Somme (70 kilomètres de front). Elle attaque l'aile droite des Britanniques, espère tourner cette aile et écraser alors les Anglais : le couloir de l'Oise est un instant ouvert ; c'est l'invasion sur Paris. Les moments sont angoissants pour les armées des alliés qui luttent 1 contre 4. Le commandement unique n'est pas encore créé et la direction générale des mouvements ne peut s'obtenir à l'unisson des opérations exécutées. Cependant la valeur des chefs et le courage des soldats rétablissent la situation au bout de huit jours de lutte. Le flot est endigué : la vague vient mourir sur la grève devant les portes d'Amiens. L'ennemi est épousé !

Mais bientôt il repart plus au nord et, le 9 avril, c'est sur la Lys qu'il attaque ; même procédé d'attaque, même tactique ; un instant il croit qu'il pourra percer le front anglais ; mais, après sept jours de lutte, il se voit de nouveau barré et arrêté dans la trouée d'Hazebrouck.

Ses tentatives pour écraser l'armée anglaise n'ont pas réussi : il change alors de programme et va se jeter sur l'armée française. C'est que le temps presse, il faut se dépêcher de battre l'une ou l'autre armée. Le secours américain dont il a dénié la possibilité est maintenant un fait acquis. Malgré la guerre sous-marine, les transports amènent sur le continent la nouvelle armée américaine. Au 1^{er} mars, elle n'était que peu nombreuse : pratiquement, on avait envoyé les services préparer l'arrivée des combattants, mais, au 1^{er} avril, elle compte 250.000 hommes. Au 1^{er} mai elle dépasse le demi-million : enfin, chose extraordinaire, le 14 juillet 1918, jour de la fête nationale de France, un avis officiel fera connaître qu'il y a dans notre pays plus d'un million d'Américains.

Durant tout le mois de mai l'ennemi prépare son attaque en silence ; la possession des lignes intérieures lui permettra du reste de transporter facilement ses réserves.

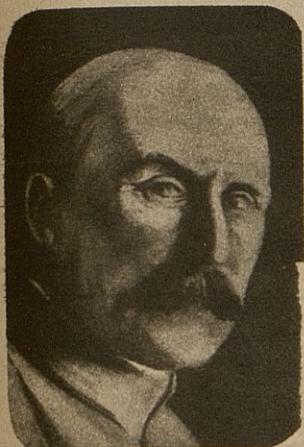
Le 27 mai, sans que l'on puisse se douter de l'endroit choisi, excentriquement par rapport à la ligne générale d'attaque, une troisième offensive se déclenche sur le Chemin des Dames et le front de l'Aisne.



GRAPHIQUE MONTRANT LES FLUCTUATIONS DE LA SITUATION PENDANT LA QUATRIÈME ANNÉE DE GUERRE (1).

⁽¹⁾ Ce graphique a été établi sur les mêmes données que ceux que le *Pays de* a publiés dans les numéros 146 et 146. Il leur fait suite.

La surprise facilite l'attaque, et la ruée allemande se lance en direction du sud de la Marne qu'elle atteint en cinq jours. Puis, modifiant leur directive, les armées allemandes font face à l'ouest et marchent concurremment sur Paris. Au nord, un mouvement pareil seconde cette audacieuse manœuvre. C'est ainsi que l'ennemi atteint Château-Thierry par son aile gauche et dépasse Soissons par son aile droite.



GÉNÉRAL PÉTAIN
Ct en chef des armées françaises

Le mouvement d'offensive a réussi, et l'Allemand se voit déjà en vue de la capitale. Le 9 juin, il prononce sur l'Oise une quatrième offensive, espérant déborder par le nord, comme par l'est, les combattants qui défendent Paris, à 65 kilomètres de distance. Mais la situation se rétablit. Nos armées se reforment, les secours nous arrivent, et l'ennemi est de nouveau contenu, même en divers endroits il est menacé.

La quatrième attaque allemande a échoué.

L'Autriche a voulu, elle aussi, prononcer son offensive et une attaque générale du front italien est déclenchée en juin, mais moins heureuse que soi alliée, elle n'a pu obtenir aucun résultat. Après avoir essayé de franchir la Piave en quelques endroits, elle est obligée de faire repasser le fleuve à toutes ses armées.

Nous arrivons enfin en juillet 1918 ; après un mois de repos accordé à ses troupes, l'ennemi qui a regroupé ses unités va chercher, par une cinquième offensive, à obtenir le succès militaire qui lui est nécessaire pour imposer sa volonté. Le 15 juillet, comme voulant prendre part, lui aussi, à notre fête nationale, il déclenche à minuit son offensive sur le front de la Marne à l'Argonne (112 kilomètres), mais, prévenue par notre commandement vigilant, cette offensive n'aura pas le résultat qu'il escampte. Tout d'abord il se heurte à une barrière infranchissable vers l'est, tandis qu'au sud ses lents progrès sur la rive gauche de la Marne ne lui permettent pas de tourner le massif de la montagne de Reims. Nous sommes au 18 juillet et les armées allemandes ont peu progressé ; mais voilà que vers l'ouest se déclenche la contre-offensive française. Dès lors, l'ennemi, menacé dans ses voies de communication, est obligé de battre en retraite ; il repasse la Marne, il perd sa ligne de Soissons à Château-Thierry et nos armées victorieuses débouchent sur la rive droite de la rivière. En dix jours il perd le terrain conquis en de longs mois d'efforts et laisse entre nos mains plus de 25.000 prisonniers et 400 canons.

La fin de la quatrième année de guerre est marquée sur le front occidental par un incontestable succès des armées alliées, succès qui est dû à la valeur de nos troupes, mais aussi au secours que vient nous apporter la jeune armée américaine ; ce succès est pour nous un heureux présage. Nos réserves augmentent, celles de l'ennemi diminuent. Nous pouvons réparer et combler nos pertes, l'ennemi n'en a pas les moyens car elles sont formidables.

D'après les renseignements du grand quartier général on estimait à 820.000 le nombre des combattants ennemis mis hors de combat dans les quatre premières offensives allemandes, faites d'ailleurs avec d'énormes effectifs.

Un journal de Rome signale que les pertes allemandes dans la dernière offensive (la cinquième) se montent à près de 300.000 hors de combat ; ce sont les chiffres donnés à Berlin.

On ne remplace pas facilement plus d'un million de soldats tombés en quatre mois. L'épuisement est prochain, il arrivera peut-être plus vite qu'on ne peut l'espérer !



GÉNÉRAL PERSHING
Ct en chef des troupes américaines

FRONTS D'ORIENT

En 1917-1918 les opérations militaires en Asie n'ont pas eu l'importance de celles qui s'y étaient développées les années précédentes. La défection russe a eu là aussi des conséquences profondes. L'empire ottoman, qui ne pouvait plus soutenir la lutte, s'est vu tout à coup soulagé de la pression russe ; il a pu faire face aux colonnes de Mésopotamie et de Syrie. Battue cependant devant Jaffa, devant Gaza, l'armée turque a dû évacuer une partie de la Syrie et la colonne du général Allenby est entrée à Jérusalem, délivrant la ville sainte du joug des Turcs, puis a poussé au-delà de Jéricho, dégagé tout le terrains de Judée et écarté définitivement toute menace contre le canal de Suez que visaient les efforts germano-turcs.

En Grèce, l'abdication du roi Constantin et le retour au pouvoir de Venizelos ont créé une situation avantageuse pour les alliés, qui n'ont plus eu de préoccupations du côté de ce pays. Bien plus, l'armée grecque, réorganisée et disciplinée, s'est remise au travail et elle est devenue une alliée sûre et fidèle pour le corps expéditionnaire de l'Entente. L'armée de Salonique s'est alors donnée entièrement à sa

tâche et elle a pu tenir tout le front de défense, inquiétant même l'armée bulgare et empêchant tout prélèvement des régiments de cette puissance pour venir au secours de l'Autriche lors des attaques italiennes de 1917.

En Russie, l'armée, désorganisée et aveugle par la propagande défaitiste et les idées révolutionnaires, ne peut, au début de la quatrième année de guerre, opposer aucun obstacle à la poussée de son adversaire. En août 1917, l'armée allemande avance vers Tarnopol et l'armée autrichienne vers Czernowitz ; elles menacent, d'autre part, l'armée roumaine massée encore sur le Sereth. L'archiduc Joseph prononce une attaque au nord de Focșani. L'armée roumaine, isolée, privée de protection sur son flanc droit et abandonnée par son alliée de la veille, se trouve dans une situation très précaire, et la Roumanie se voit contrainte de signer la paix.

En Russie, un homme nouveau a survécu qui prend la conduite du pays. Kerensky essaie de diriger la révolution. A côté de lui se dressent des hommes de haute valeur : Korniloff, Kaledine. Si l'entente entre eux et le gouvernement se réalisait, ce serait peut-être le salut pour le pays. Mais un conflit éclate : Korniloff marche à la tête de ses troupes sur Petrograd ; on croit un instant qu'il va y entrer victorieux et faire renaître l'ordre et la discipline. Il échoue dans sa tentative et est fait prisonnier. Dès lors, en Russie, l'anarchie est à son comble et l'ennemi en profite.

L'armée allemande franchit la Dwina en septembre et occupe Riga évacuée ; elle avance jusque vers Wenden, en Livonie.

GÉNÉRAL SIR DOUGLAS HAIG
Ct en chef des armées britanniques



GÉNÉRAL FOCH
Généralissime des armées alliées.

épouse de race allemande auront causé sa chute et celle de son pays.

CONCLUSION

La quatrième année de guerre avait commencé en août 1917 sur des succès (bataille des Flandres, bataille de Verdun, victoire de la Malmaison, etc.) ; elle faillit se terminer en juillet 1918, après les quatre dernières offensives allemandes, sur des heures pénibles. 1917 avait cependant été favorable à la cause des alliés ; déjà les empires centraux commençaient à s'alarmer. L'Autriche amorçait des pourparlers de paix ; la Turquie, éprouvée, ne pouvait fournir aucun effort ; la Bulgarie, trop prudente, différait son concours militaire en dehors des Balkans. C'était le moment donc où les armées de l'Entente étaient arrivées au faîte de la courbe ascendante des succès (août 1917). Mais la défection russe allait compromettre la situation.

L'Allemagne, retournant vers le front occidental toutes ses armées rendues libres, cherchait à forcer la victoire pour dicter aux alliés la paix allemande.

Sous le choc des gros bataillons nos soldats pourront un instant faiblir, reculer, mais de nouveau ils se reprendront, et à défendre leurs foyers, leurs biens, leurs enfants, ils retrouveront une force et une vigueur nouvelles. Puis l'aide étrangère arrive, et un peuple jeune, épris comme nous de liberté et qui met son honneur au-dessus de tous les biens terrestres, est venu nous apporter son prompt secours. L'Amérique, entrée dans la lutte mondiale, verse actuellement sur notre sol ses richesses.

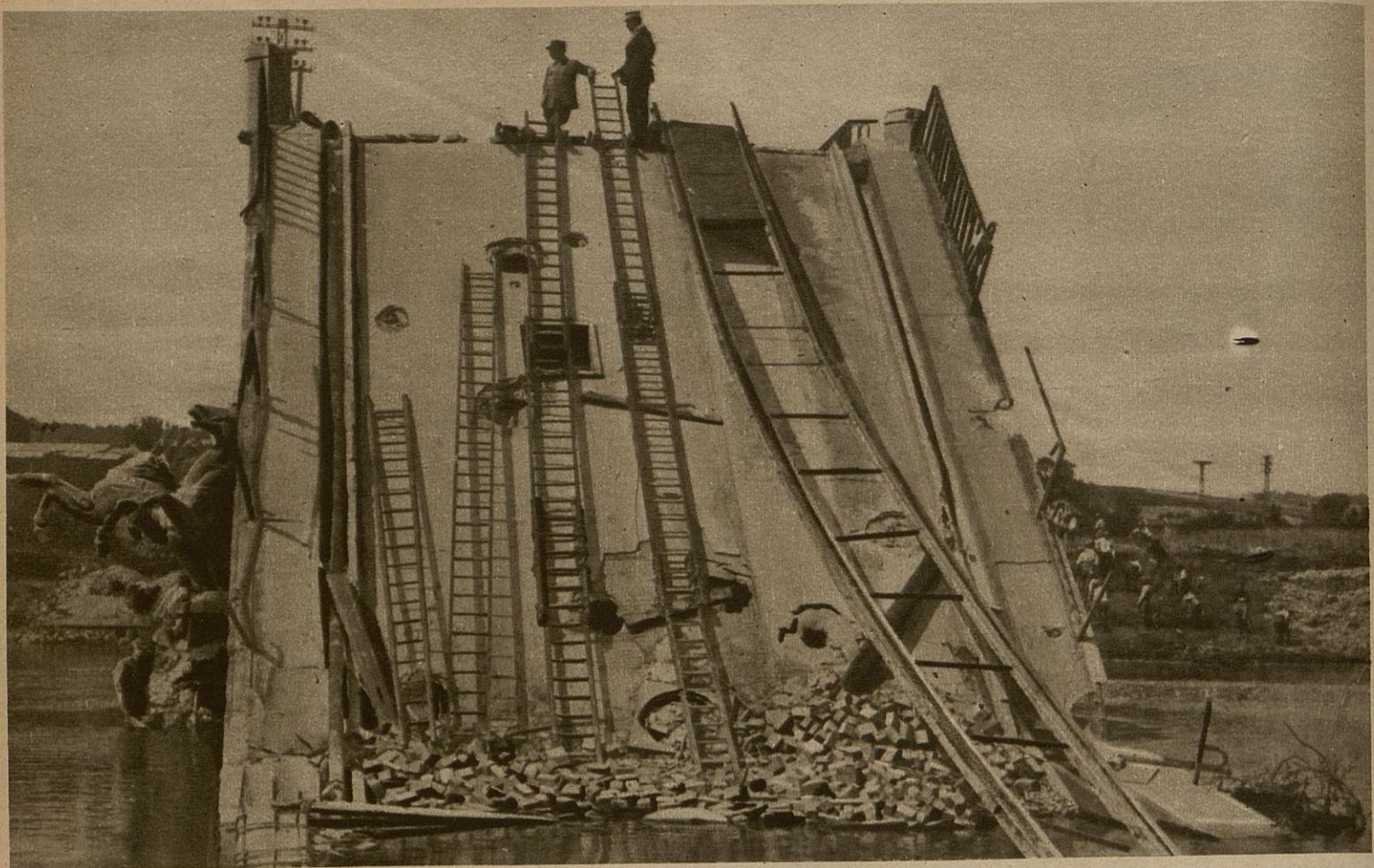
Les temps sont proches où le Germain va enfin sentir la main puissante des alliés s'appesantir sur lui et lui faire expier tous ses crimes.



GÉNÉRAL DIAZ



COMMENT NOS TROUPES ONT FRANCHI LA MARNE



A Château-Thierry nos troupes qui, avec des Américains, défendaient la ville, avaient, en se retirant, fait sauter ce pont afin d'empêcher les Allemands de passer sur la rive gauche de la Marne. Cette rivière, large de 70 à 80 mètres, coule entre des berges peu élevées : elle est peu profonde, son cours est lent, mais elle n'est pas guéable. Lors de leur retour offensif, nos soldats rentrèrent dans la ville en escaladant les piles du pont au moyen de ces échelles.



L'armée du général de Mitry a franchi la Marne sur les talons de l'ennemi en retraite ; celui-ci ayant fait sauter les ponts, il fallut en improviser de fortune ; à l'aide des bateaux de pêche des riverains, nos sapeurs eurent tôt fait d'établir de larges passerelles qui permirent à nos troupes de passer sur la rive droite de la rivière dont le nom immortel tient désormais une si large place dans notre histoire ; les ponts de pierre furent ensuite réparés.

UN OBSERVATOIRE DEVANT LA MONTAGNE DE BLIGNY



Les hauteurs de Bligny, à l'ouest de Reims, ont été le théâtre de furieux combats ; prises et reprises, elles sont finalement restées entre nos mains ; les soldats de l'armée Berthelot ont interdit aux Allemands de prendre pied sur la montagne de Reims et les ont forcés à la retraite. A travers les arbres décapités de cet observatoire d'artillerie on aperçoit dans le fond le village et la hauteur de Bligny, qui domine la rive droite de l'Ardre.

PRISONNIERS BOCHES AMENÉS A L'ARRIÈRE

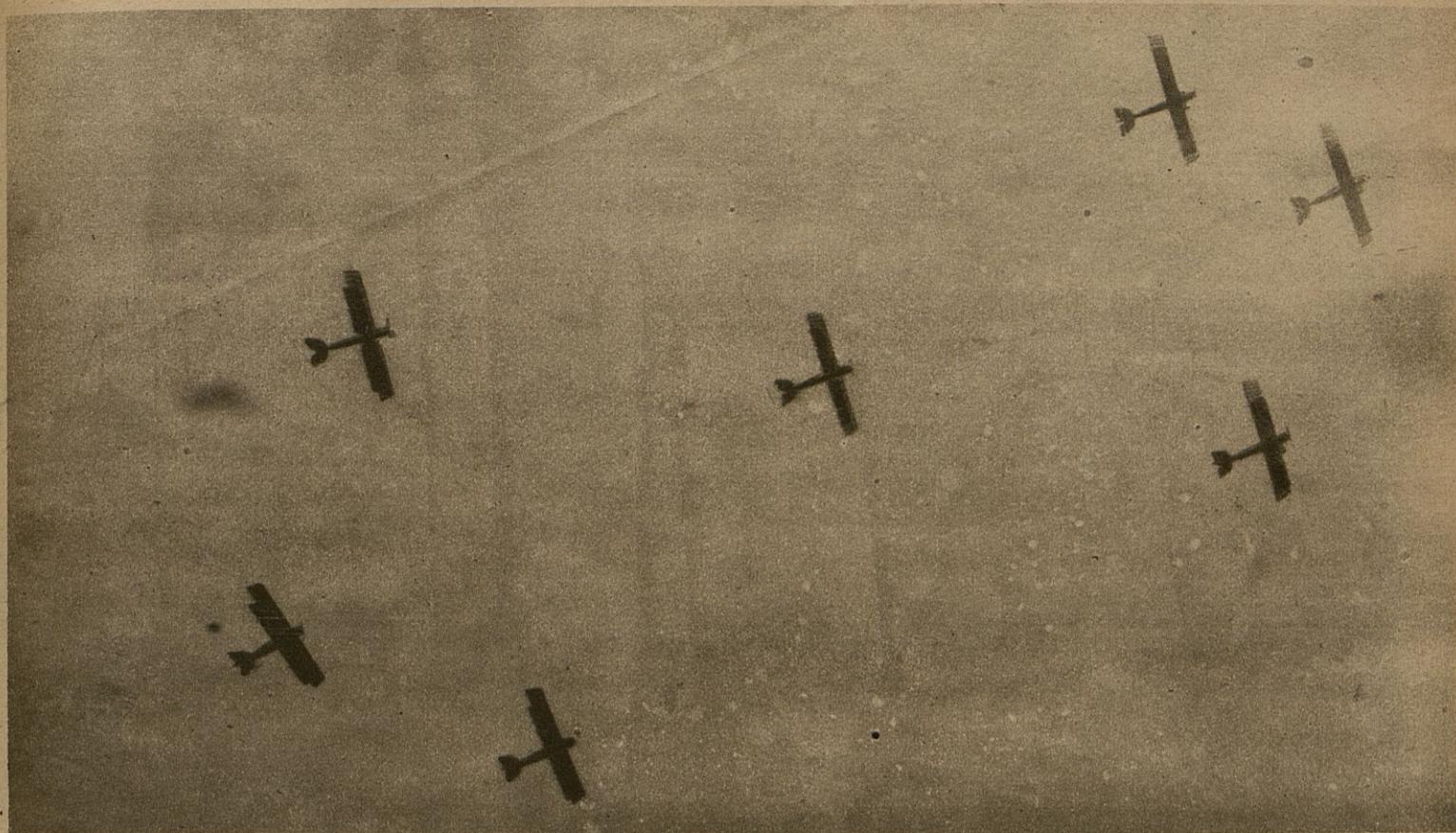


Parmi les prisonniers faits au début de la deuxième bataille de la Marne il s'est trouvé quantité d'officiers et notamment deux colonels avec leur état-major. On voit ici les officiers marchant délibérément à la tête de leurs hommes vers le camp de concentration. Ces troupes provenaient pour une bonne partie du front russe où elles venaient de vivre durant de longs mois dans une agréable oisiveté et d'où l'Allemagne, en violation des engagements pris par elle par le traité de Brést-Litovsk, les avait envoyées en France pour se battre contre nous.



Des le début de notre superbe offensive du 18 juillet, au soir du 19, nos troupes victorieuses avaient déjà fait plus de dix-sept mille prisonniers, et plus de vingt mille au soir du 20. Ce nombre s'est depuis lors considérablement augmenté. L'état-major du kaiser s'efforce de dissimuler à la population allemande l'étendue de cette défaite ; mais ces photographies du premier convoi de Boches emmenés à l'arrière de nos lignes confirmeront les chiffres ci-dessus.

LES AMÉRICAINS A LA CHASSE DU BOCHE



Que ce soit sur terre, sur mer ou dans les airs, les Américains poursuivent avec une égale décision et une intrépidité inébranlable la lutte contre les Boches. Voici une de leurs escadrilles photographiée en plein vol. Elle est montée par de jeunes pilotes qui, il y a quelques semaines, ignoraient encore tout de l'aviation, et dont l'un, un jeune lieutenant en premier, Walter Avery, pour son premier combat aérien, vient de descendre et de faire prisonnier le lieutenant Menchkoff, second as des as des Alliés, qui s'enorgueillit de 39 victoires et dont on est fier en Allemagne.



Ce petit bateau, dont on ne voit ici que l'arrière, était naguère un yacht de plaisance. Dûment armé aujourd'hui, il coopère avec la grande flotte américaine à la garde des grandes routes de l'Atlantique que suivent les transports de nos alliés et, malgré son faible tonnage, il bat la mer par tous les temps à la recherche des sous-marins. C'est grâce à lui et à ses émules que plus de 1.250.000 Américains ont pu être, sans pertes, transportés en France.

LES TCHÉCO-SLOVAQUES A VLADIVOSTOK



Les bolcheviks s'étant opposés à l'embarquement, à Vladivostok, des Tchéco-Slovaques qui cherchaient à passer en Amérique pour venir se joindre à nous, ceux-ci se sont emparés de la ville. Ils sont entrés en relations avec le gouvernement régional et se sont employés à purger le pays des bandes germano-bolcheviks, assurant ainsi la protection du transsibérien. Cette photographie a été prise à l'arrivée des premiers Tchéco-Slovaques à Vladivostok.

ECHO S

OR CELESTE

L'espace nous enverrait-il de l'or ? Il nous envoie bien du fer, et quantité de métaux et autres éléments chimiques ; pourquoi pas de l'or aussi ? La question se pose de façon très précise.

En effet, à la Société Royale de la Nouvelle-Galles du Sud, M. Liversu a présenté des parcelles microscopiques d'un métal jaune malléable, insoluble dans l'acide nitrique, et présentant toutes les apparences de l'or. Ce métal, en effet, ne se dissout dans aucun acide, sauf dans l'eau régale, mélange d'acides nitrique et chlorhydrique. Il provient de plusieurs météorites ferrifères d'Australie et d'Europe. S'il y a de l'or dans les météorites, il doit pleuvoir une fine ondée d'or sur la terre, car il y pleut une averse assez sérieuse, mais dont nous ne nous apercevons pas, de poussières météoriques, venues de l'espace. C'est par milliers de tonnes que chaque année la terre reçoit des météorites et des poussières de météorites, qui tombent sur toute sa surface solide et liquide.

Il n'a pas, jusqu'ici, été trouvé dans les météorites un seul élément chimique qui n'existe sur terre aussi, et les chances sont qu'on trouvera dans celles-ci tous les éléments existant dans le globe.

Les astronomes admettent, en effet, que les météorites sont des restes de globes ou de planètes ayant autrefois circulé autour du soleil, appartenant comme la terre au système solaire, et devant, à cause de cela, être composés des mêmes éléments chimiques. Jusqu'ici c'est le cas : les météorites ne nous apportent rien que nous ne connaissons déjà.

LES ORIGINES DU VILLAGE DE SAINT-PATRICE

Entre Tours et Saumur, au pied du château de Rochechotte, se trouve le village de Saint-Patrice. L'origine de ce village est curieuse.

Il a pris naissance autour d'une épine noire qui fleurit en décembre.

La légende veut que cette épine soit contemporaine de saint Patrick, l'apôtre irlandais. Celui-ci aurait passé un hiver à Rochechotte et fait fleurir l'épine en plein hiver, ce qui fut considéré comme un miracle.

Le miracle a duré, l'épine a continué à fleurir. Des pèlerins sont venus la voir, puis d'autres et ainsi de suite, et ce sont les pèlerinages qui auraient fait naître le bourg. Il faut des provisions aux pèlerins : des marchands se sont établis, leur famille les a accompagnés et ainsi, peu à peu, est né Saint-Patrice. Mourra-t-il le jour où l'épine cessera de fleurir ? C'est douteux. Peut-être d'ailleurs trouvera-t-on une autre épine qui voudra bien, elle aussi, fleurir en hiver et continuer la tradition.

LA CHALEUR DES PROJECTILES DE GUERRE

La présentation récente à une société médicale d'un cas de brûlure de la peau par une balle ayant frappé le sac et s'étant échauffée de la sorte rappelle l'attention sur les études qu'on a faites sur la température des projectiles.

Ceux-ci s'échauffent forcément au moment de la déflagration de la poudre au contact des gaz chauds ; ils continuent par le frottement contre les parois de l'arme ; enfin la balle doit s'échauffer aussi par le frottement de l'air. On peut ajouter une quatrième cause d'échauffement : quand la balle rencontre un obstacle, une partie de sa forme vive doit se transformer en chaleur.

Il est certain qu'une balle venant s'écraser contre une plaque d'acier s'échauffe considérablement : on a parlé de 220, 240 degrés.

Mais une balle venant frapper un soldat dans la bataille est à température beaucoup moins élevée. On a constaté qu'une balle traversant

une couverture de laine blanche avant de pénétrer dans un cadavre (tir expérimental) ne détermine aucune trace de brûlure. Pareillement elle traverse un tas de poudre sans l'enflammer : l'expérience est ancienne, elle est due à Ambroise Paré.

En somme, la température que présente une balle n'est jamais élevée. Celle-ci traverse du beurre sans déterminer de fusion. Le maximum observé pour une balle ayant traversé le corps humain est 90° ou 95° c. Aussi ne trouve-t-on pas de traces de brûlures dans les plaies par balle, et le chirurgien n'attache-t-il aucune importance à la température que peuvent présenter les projectiles. Celle qu'ils peuvent prendre en s'écrasant contre un blindage ne l'intéresse pas : il ne soigne pas les blindages.

ÉLEVEURS D'OURS

Le métier d'éleveurs d'ours n'est pas très répandu : il existe toutefois en France, dans les Pyrénées, où il y a encore quelques-uns de ces animaux. Dans les Pyrénées centrales, non loin du mont Vallier, dans la vallée d'Aston, il y a un village, Sérac, où il y a eu des éleveurs d'ours. En existe-t-il encore ?

Il y a quelques années, il en restait un qui s'occupait précisément de l'éducation d'un ourson, lequel paraissait du reste, d'après M. Ardouin-Dumazet qui lui rendit visite, doué du plus heureux naturel et d'un caractère très conciliant.

Autrefois, il n'y avait guère de maison, à Sérac, où l'on ne fut occupé à l'éducation de quelque ourson que l'on dressait à danser, à faire l'aimable, à porter un bâton.

A Uston, à chaque fille qui se mariait, la coutume était de donner un ours : il faisait partie de la dot. Et cet ours, promené à travers la France entière, rapportait.

Maintenant l'industrie du dressage des ours a disparu, ou peu s'en faut. Ces animaux, les habitants se les procuraient en Espagne où les forêts en contenaient encore bon nombre. Il en reste quelques-uns en France où il est encore possible de chasser l'ours, mais ils ne sont pas nombreux. Et ils se cachent bien.

UNE FONTAINE EMPOISONNÉE

C'est dans la Limagne qu'elle se trouve, dans cette fertile région qui se trouve entre le Bourbonnais et l'Auvergne, entre Clermont-Ferrand et Vichy. Il y a là une butte isolée, autrefois couronnée d'une forteresse, et au pied de laquelle est placé le village de Montpensier : village qui fut une des résidences principales de la famille de Bourbon, et capitale du duché de Montpensier.

La butte est faite d'un amas de gypse et de marne. Aussi, quand la Révolution crut devoir débaptiser la localité, elle imagina, pour « bannir le souvenir des tyrans », de donner au village le nom de Montplâtre.

Deux sources sortent de la butte en question et l'une d'elles porte le nom de fontaine empoisonnée parce qu'on y trouve souvent morts de petits oiseaux et des petits quadrupèdes venus pour boire.

A la vérité, l'eau n'a rien de toxique et n'est pour rien dans la mort de ces animaux : leur trépas est dû à ce qu'avec l'eau le sol exhale des vapeurs d'acide carbonique.

Cette source d'acide carbonique est une manifestation du volcanisme qui fut si actif en Auvergne et qui depuis longtemps — depuis l'homme préhistorique — est assoupi. D'autres manifestations existent aussi : les sources minérales variées qui ont jailli dans la Limagne, celles de Vichy entre autres.

La fontaine empoisonnée existe toujours. Mais elle ne tue plus d'animaux. Un industriel a eu l'idée de la capturer et de l'utiliser pour la fabrication d'eaux gazeuses. Son eau de Seltz est d'origine volcanique par conséquent.

CULTURES NETTOYANTES ET SALISSANTES

Que signifient ces expressions ? Les cultures salissantes sont celles qui, par leur nature, s'opposent au nettoyage du sol : culture des céréales par exemple. Les labours précédant les semaines déterminent la levée de beaucoup de graines de mauvaises herbes, et celles-ci se développent, fleurissent, se mettent à graine. Impossible de les supprimer : on ne nettoie pas un champ de blé. Elles sont salissantes en ce qu'elles sont favorables au développement des mauvaises herbes.

Par contre, sont nettoyantes les cultures qui exigent et permettent le sarclage. Les mauvaises herbes poussent tout aussi volontiers dans les cultures nettoyantes que dans les salissantes : même mieux. Mais ceci oblige à nettoyer les cultures d'être salissantes, et la chose y est possible. Comme exemple, il faut citer toutes les plantes sarclées : pomme de terre, betterave, chicorée, tabac, cultures maraîchères. Toutes ces cultures exigent le sarclage, le nettoyage ; elles le permettent aussi ; de là leur nom de nettoyantes.

Il y a même des cultures étouffantes : celles qui s'emparent de tout le sol et étouffent toute autre végétation : trèfle, luzerne, fèves, sarrasin, maïs, chanvre, etc. Dans l'assoulement à adopter, l'agriculteur tient compte des considérations précédentes et fait alterner les cultures salissantes et nettoyantes pour n'être pas envahi par les mauvaises herbes qui utilisent le fumier et ne rapportent rien.

ALCOOL DE CELLULOSE

M. J. Sarrasin, de Genève, a décrit un produit intéressant de la distillation de la cellulose. Il fait distiller de la cellulose sous forme de coton sous faible pression et obtient un produit semi-crystallin qui, après purification, se révèle être du vivoglucom. Ce corps ne ferment pas en présence de la levure, mais l'acide sulfurique le convertit en un glucose qui, par fermentation, devient de l'alcool.

Il est donc possible en partant de la cellulose brute, fournie par tant de matières végétales, d'aboutir à l'alcool. Et peut-être, quelque jour, le journal, après avoir été lu, sera confié à l'alambic pour être converti en alcool.

LE TALC

Qu'est-ce que le talc, substance pulvérulente et savonneuse au toucher, qui porte aussi les noms de craie de Briançon et de savon des bottiers ?

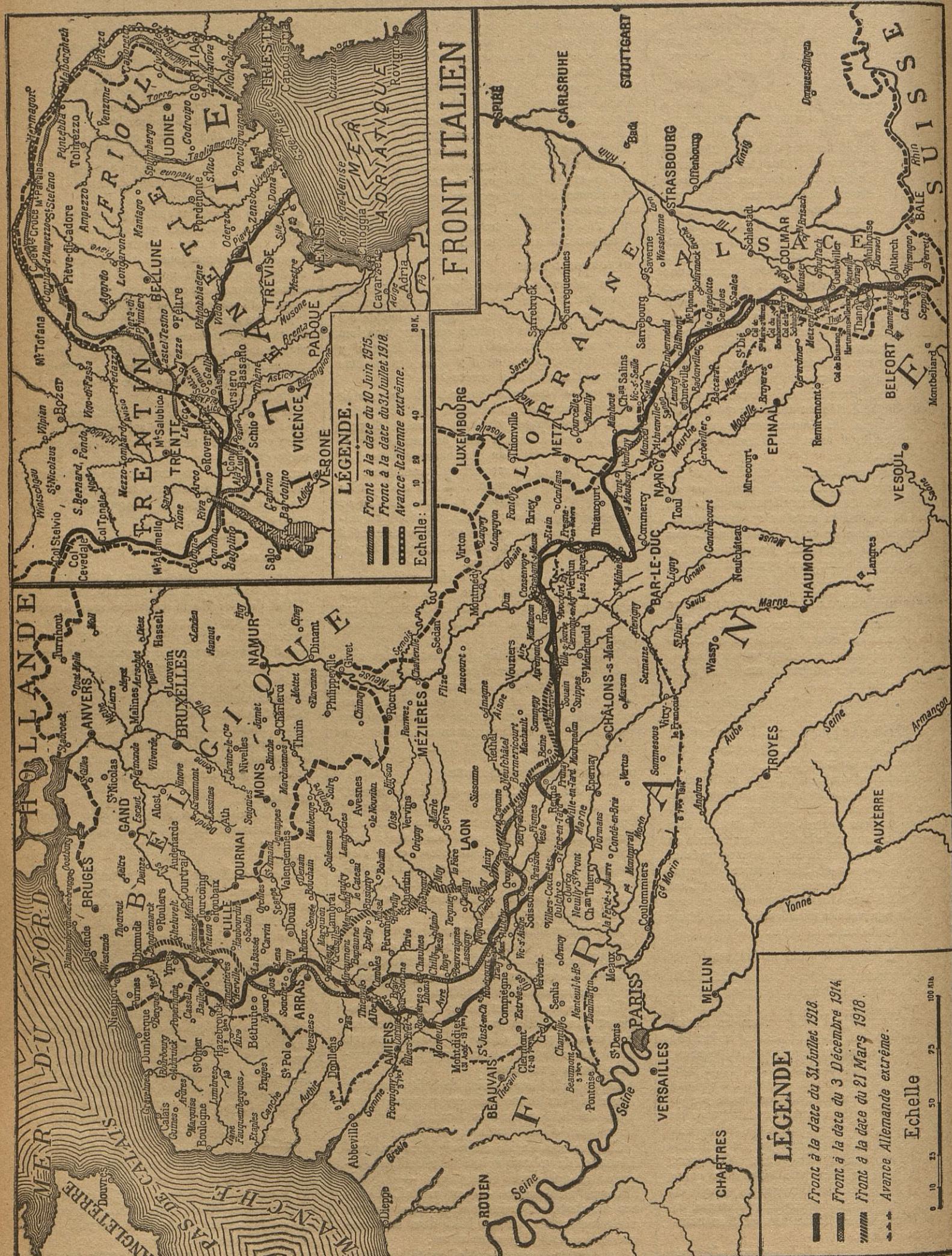
C'est un silicate hydraté naturel de magnésie, contenant aussi un peu de fer et d'alumine et appartenant au groupe des serpentines.

A l'état naturel, ce minéral se présente en masses feuilletées ou fibreuses. Il revêt des couleurs très variées. C'est un produit de la nature, se trouvant dans le sol, dans les roches anciennes, diorites, schistes, gneiss, dans le Tyrol, au Saint-Gothard, au Mont-Blanc, dans les

Pyrénées. D'importantes carrières de talc se trouvent auprès du village de Vernaux, au pic Saint-Barthélemy, dans les Pyrénées, par 2.200 mètres d'altitude. Le climat ne permet l'extraction que du 1^{er} mai au 15 novembre. Le talc a là une épaisseur de 40 mètres sur une longueur de 500 mètres ; il est amené dans des usines où il est broyé en poudre fine.

Le talc a des usages divers : il sert à adoucir les frottements dans les machines ; on l'utilise pour faciliter l'entrée de la main et du pied dans le gant et la chaussure ; on s'en sert pour empêcher les adhésions entre les pièces de caoutchouc. Après addition d'amidon pulvérisé, de sous-nitrate de bismuth, etc., le talc forme un absorbant très employé contre les affections de la peau et une poudre cosmétique.

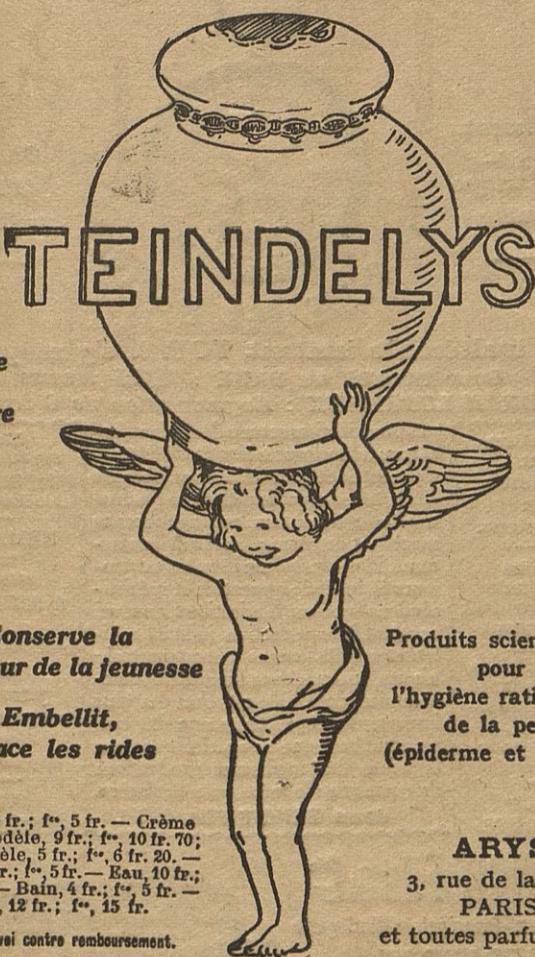
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

donne un teint de lys



Crème
Poudre
Eau

Conserve la fraîcheur de la jeunesse

Embellit,
efface les rides

Poudre, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Crème grand modèle, 9 fr.; 1^e, 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr.; 1^e, 6 fr. 20. — Savon, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Eau, 10 fr.; 1^e, 13 fr. — Bain, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Lait, 12 fr.; 1^e, 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

Bain
Savon
Lait

Produits scientifiques pour l'hygiène rationnelle de la peau (épiderme et derme).

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS
et toutes parfumeries.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes

Extrait
Eau de toilette
Lotion
Poudre



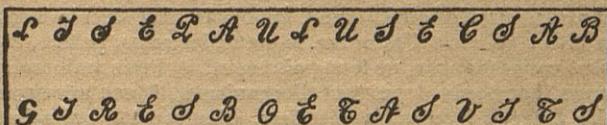
ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique", 30 fr.; franco contre mandat-poste de 34 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 18. — Proverbe



Voulez-vous découper ce rectangle ; ceci fait, voulez-vous faire quatre plis verticaux de telle sorte qu'un certain nombre de lettres soient cachées, qu'il en reste 16 qui soient visibles, lesquelles lettres donneront le proverbe qu'il s'agit de trouver :

« CHERCHEZ, VOUS TROUVEREZ. »

Combien recevrons-nous de réponses justes pour ce concours ?

Les réponses seront reçues jusqu'au 29 août et les résultats publiés dans notre numéro du 12 septembre.



LISTE DES PRIX :

1 ^{er} Prix : Un éteignoir Flammarion ..	Valeur : 45 fr.
2 ^e " Un rasoir mécanique ..	" 25 "
3 ^e " Un p'te-plume Watermann's ..	" 25 "
4 ^e " Une blouse lingerie ..	" 25 "
5 ^e " Une glace Louis XV ..	" 20 "
6 ^e " Un arôme Fellah ..	" 12 "
7 ^e et 8 ^e Un étui à cigarettes ..	" 10 "
9 ^e et 10 ^e Un rasoir mécanique ..	" 10 "
11 ^e au 15 ^e Un nécessaire chaussures ..	" 6 "

LIRE ATTENTIVEMENT

Les concurrents sont instantanément priés :

- 1^o De mettre sous enveloppe leur réponse au concours et d'écrire très lisiblement leurs noms et adresse ;
- 2^o De ne jamais placer sous enveloppe une solution contenant des lettres concernant les divers services du PAYS DE FRANCE ;
- 3^o De coller toujours sur la feuille de réponse le bon qui doit être détaché de la page des concours ;
- 4^o D'adresser leurs solutions à la DIRECTION DES CONCOURS du PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière, à Paris, dans les délais indiqués chaque semaine pour chaque concours ;
- 5^o Pour toute demande de renseignements, joindre un timbre pour la réponse.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Tous les prix sont délivrés à Paris dans les bureaux de l'Administration du Pays de France.

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de faire parvenir par colis postaux aux lauréats des concours les prix qui leur sont attribués. Nous les prions, en conséquence, de faire retirer ces lots dans nos bureaux.

Seuls les prix pouvant être adressés par poste seront expédiés sur demande par lettre, en joignant le montant de l'envoi en timbres-poste.

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de deux mois à dater de la publication des résultats des concours seront déchus de leurs droits.

Si, pour une cause quelconque, le Pays de France se trouvait dans l'impossibilité de remettre l'un des prix attribués, il se réserve le droit, sans qu'il puisse y avoir de réclamation, d'en attribuer un autre d'une valeur égale.

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 18, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 18

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours

CONFECTIONNEZ VOUS-MÊMES
vos
IMPERMÉABLES

POUR
MESSIEURS, DAMES,
ENFANTS,
CIVILS & MILITAIRES
et réalisez ainsi
une économie de 75 à 100 %

Nous vous fournirons
GRATUITEMENT
la marche à suivre, les
PATRONS nécessaires pour
établir vous-mêmes et sans
la MOINDRE DIFFICULTÉ,
sans connaissance spéciale,
n'importe quelle sorte d'im-
perméable, du plus sobre
au plus élégant.

Dans votre intérêt,
écrivez-nous.
C'est une intéressante
INNOVATION
Nous pouvons livrer
TOUTES SORTES DE
Tissus Imperméables
dans des
conditions exceptionnelles

VÊTEMENTS IMPERMÉABLES
TOUT FAITS ET SUR MESURE

Le plus grand choix. Depuis 52 fr. 50
La plus grande variété. Valeur : 80 francs.

Catalogue - Planches illustrées - Liasses d'échantillons, gratis et franco.

Établissements "NEW AMERICA"
VILLEFRANCHE-sur-MER (Alpes-Maritimes)
AGENTS DEMANDÉS PARTOUT

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes b14°
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE
Prix boîte d'essai gratis : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-A.-O.)

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER
LA MARMITE NORVÉGIENNE
ET DE FAIRE LA CUISINE { SANS FEU } { SANS FRAIS } { OU PRESQUE }

Par Louis FOREST

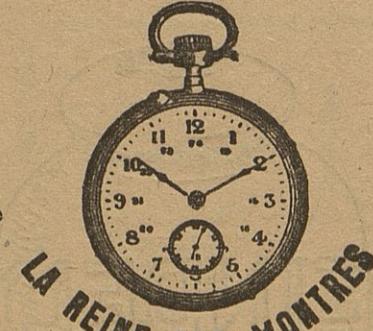
Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boulevard Poissonnière
Prix : 0 fr. 30; envoi franco contre 0 fr. 35

Achetez **L'ATLAS DE GUERRE**
56 Cartes en deux couleurs PRIX : 1 Fr.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE

Mouvement
Chronométrique
10 rubis



Garantie
15 ans
sur bulletin

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : 35 francs

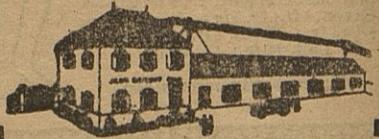
CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention aux imitateurs peu scrupuleux

La plus importante Maison vendant directement sans intermédiaires aux prix de fabrique.
Joindre le montant à la commande plus 0 fr. 50 par port

MAISON DE CONFIANCE

J. BENOIT FILS & C°
Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON



EXIGER
SUR CADRAN LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRE
envoyé
contre 0 fr. 25 en timbres
Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles

MAISON
FONDÉE EN 1781

MALADIES de la FEMME

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Métrites, Fibrome, Hémorragies, Tumeurs, Cancers, trouveront la guérison en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.

Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'AGE doivent faire avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY une cure pour aider le sang à se bien placer, et éviter les maladies les plus dangereuses.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.
(Notice contenant renseignements gratis)

Exigere ce portrait

LE PRÉSIDENT WILSON CHANTE L'HYMNE NATIONAL



Le président Wilson prend une part active aux manifestations publiques qui ont lieu aux Etats-Unis ; le voici, accompagné par une musique, chantant « The star spangled banner », l'hymne national américain. Mme Wilson est à ses côtés.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE ET PAYS VOISINS. — Ce n'est plus un secret que les alliés ont pu faire passer en Russie septentrionale des forces suffisantes pour assurer la protection du chemin de fer Mourman et des approvisionnements qui leur appartiennent et qui sont entreposés dans les ports desservis par cette ligne. Les troupes de l'Entente atteignent 15.000 hommes : elles sont bien armées et disposent d'artillerie, de mitrailleuses et de toutes les munitions qu'il peut leur falloir. Lorsque ces troupes débarquèrent, elles trouvèrent le chemin de fer gardé, en les attendant, par des troupes yougoslaves qui remplissaient volontairement ce qu'elles regardaient comme un devoir de loyalisme envers nous. Ces troupes faisaient partie d'un corps de 5.000 volontaires, anciens prisonniers de l'armée autrichienne ; elles se sont frayé un passage à travers la Russie pour gagner le port d'Arkhangel et elles s'étaient arrêtées le long du chemin de fer afin de le protéger, ainsi que les ports voisins, contre les entreprises germano-finlandaises. Le général russe Gourko aurait été nommé commandant des forces alliées en Mourmanie.

En Sibérie, les événements se précipitent. Les forces tchéco-slovaques, grossies d'éléments alliés, élargissent de jour en jour le cercle de leurs opérations : elles ont battu, le 26, au nord de Niko'sk-Oussourisk, une bande d'environ 11.000 Germano-Bolcheviks, dont 9.000 Austro-Allemands, et lui ont fait 2.000 prisonniers. Le gouvernement japonais s'est mis d'accord avec ses alliés sur la question d'une intervention com-

mune dans cette région, et les actes ne tarderont pas à suivre les résolutions. Il ne s'agit d'ailleurs, pour le moment, que de mettre la Sibérie et le transsibérien à l'abri des convoitises boches. Les Tchéco-Slovaques qui, en force et puissamment organisés, opèrent en Russie orientale se sont assuré la maîtrise d'une grande partie du cours du Volga, en occupant Simbirsk et quelques autres localités importantes. En Ukraine, l'animosité de la population contre les Boches s'affirme par des actes. Les paysans se soulèvent de toutes parts contre ces pillards ; les bourgeois seuls supportent encore sans révolte le régime austro-allemand. Le feld-maréchal von Eichhorn, qui commandait les troupes allemandes qui oppriment le pays, et son aide de camp ont été assassinés — on pourrait dire exécutés — à Kiev le 30 juillet par un patriote russe de Moscou, Boris Donsko, appartenant au parti socialiste révolutionnaire. Il y a quelques jours le comte Mirbach, ambassadeur du kaiser à Moscou, où il a été remplacé par le comte Helfferich, payait de sa vie, de la même façon, les extorsions de toute nature commises en Russie par les Allemands.

Des différends très graves se font déjà jour, d'une part, entre les Allemands et Turcs au sujet de la domination dans la mer Noire et, d'autre part, entre Turcs et Bulgares pour des questions de frontière. Tous ces événements sont de nature à ouvrir des perspectives qui ne peuvent être pour l'Allemagne qu'inquiétantes.

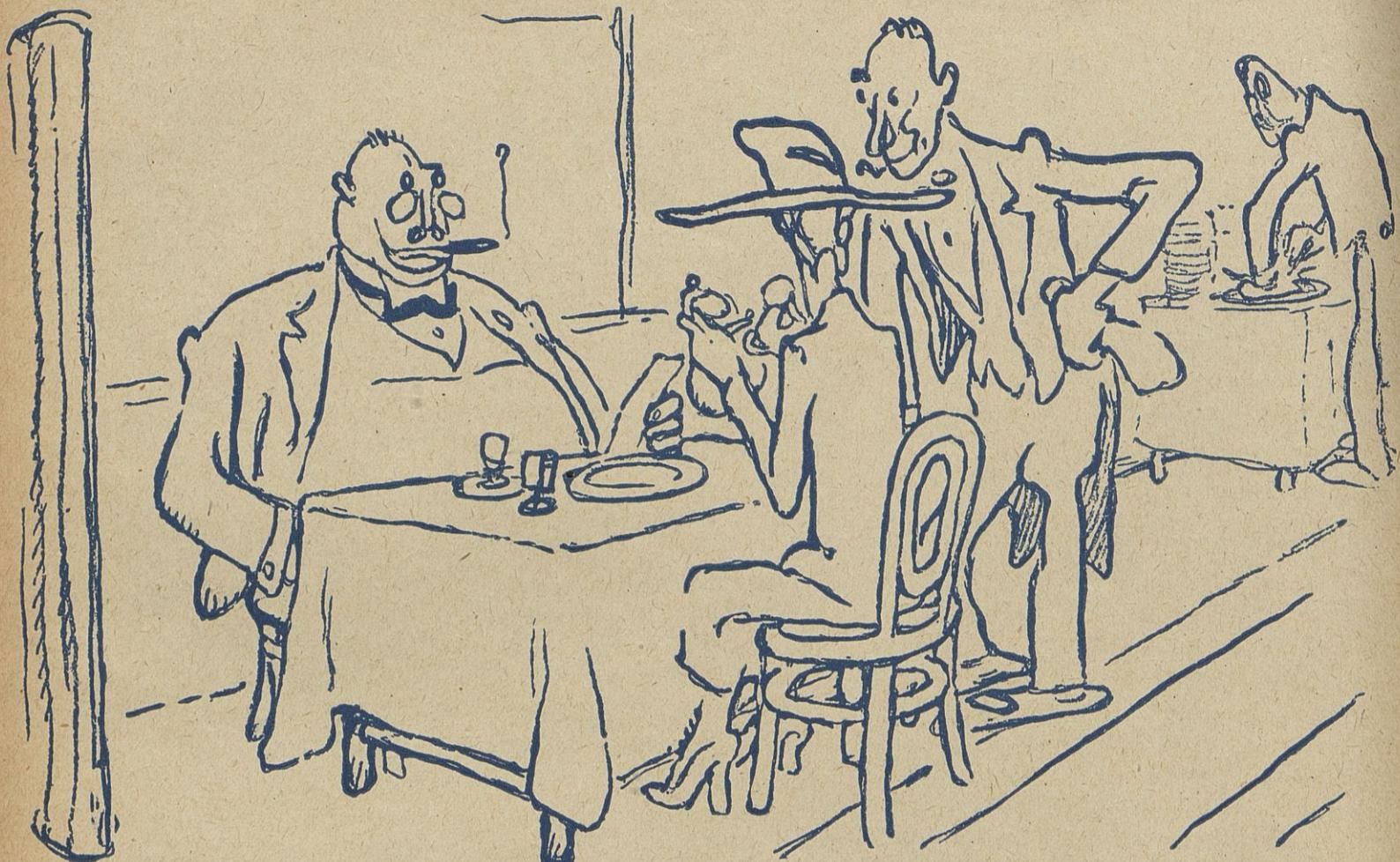
MACÉDOINE. — Les troupes des alliés ont eu à repousser quelques attaques qui n'ont rien procuré à l'ennemi et lui ont coûté des pertes parfois sérieuses, par exemple le 24, à l'ouest du lac Doiran et entre les lacs de Presba et d'Ochrida, ainsi que le 28 à l'ouest du Vardar.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 198 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Les Sammies dans les villages de France. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

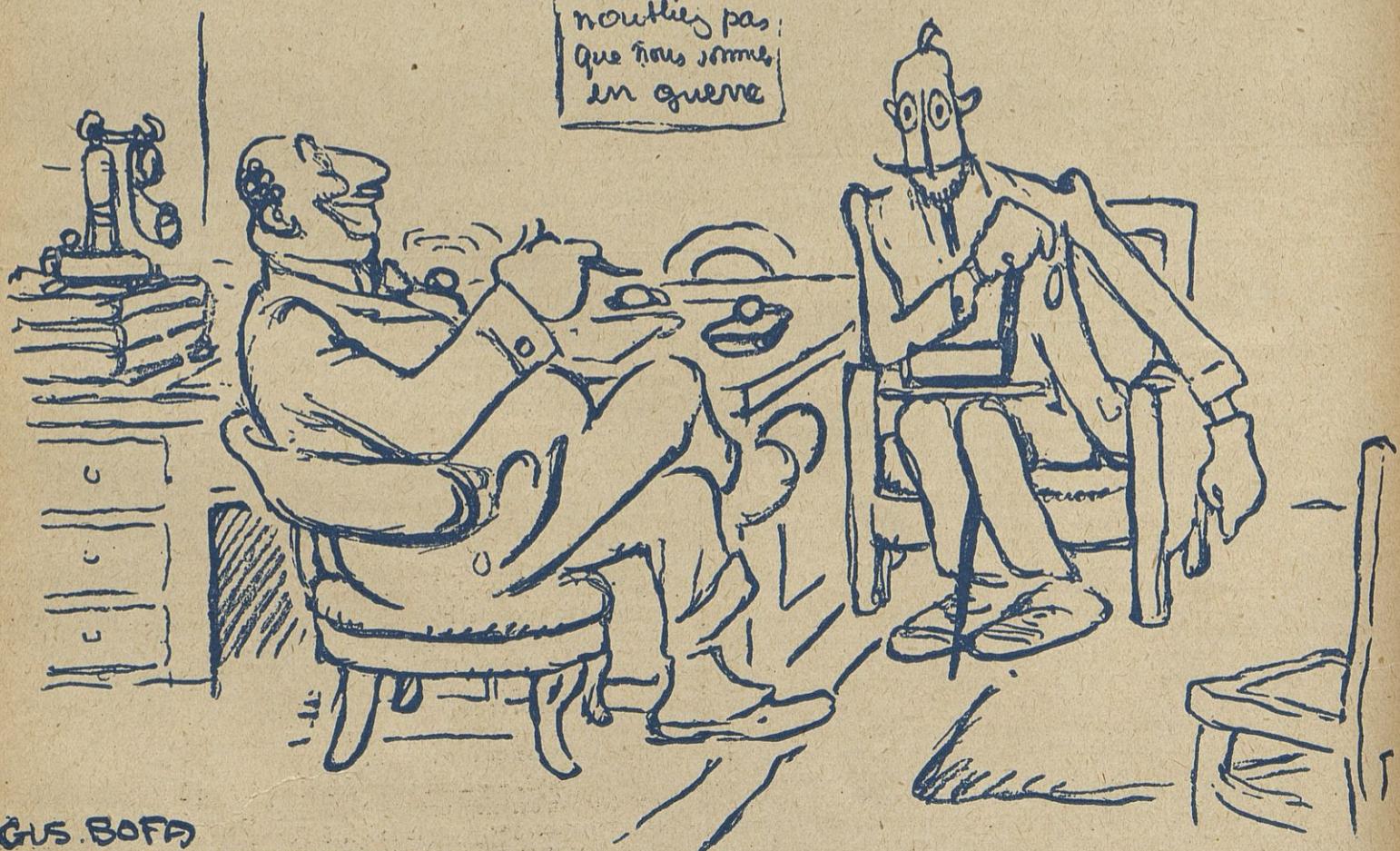
Villégiature de Guerre



JUSTE ÉTONNEMENT

— Je vois là : « Deux homards, 3 francs » et je n'en ai pas mangé !!
— Monsieur aurait voulu qu'en temps de guerre on lui serve du homard pour 3 francs ?...

n'oubliez pas:
Que nous sommes
en guerre



GUS BOFA

SOLUTION DE GUERRE

— J'ai eu tellement de monde brusquement dans mon hôtel que mon personnel ne pouvait plus répondre aux coups de sonnette.
— Vous avez dû l'augmenter ?
— Non ! J'ai supprimé les sonnettes.

... et c'est ce qu'il faut faire dans une guerre !

Imp. du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris

Un des gérants : LAVYVER

Organ
ET
GEN

TOU

bonnem